

# BULLETIN DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ À LA ZONE DES ARMÉES

B.D.I.C

## L'USURE DE L'ARMÉE ALLEMANDE

Il ressort de renseignements indiscutables que l'effort militaire de nos ennemis, qui a atteint son maximum, ne peut plus que décroître.

Les Allemands parlent volontiers de nos pertes. Ils sont plus discrets sur les leurs. Un coup d'œil derrière le mur qu'ils s'efforcent de dresser entre eux et le reste du monde explique les raisons de leur discrétion.

Ces raisons tiennent en deux mots : l'armée allemande qui se bat, depuis bientôt six mois, sur deux théâtres d'opérations, a subi, comme effectifs et cadres, des pertes formidables.

Qu'on en juge :

La plupart des régiments ont dû renouveler tout leur effectif. On peut citer, entre autres, le 13<sup>e</sup> bavarois, qui, en août et septembre, c'est-à-dire en un mois et demi, a perdu 3,250 hommes; le 171<sup>e</sup> qui, du courant d'août au commencement de novembre, a laissé 60 officiers et 2,530 hommes sur le terrain; le 99<sup>e</sup>, où sont tombés pendant la même période plus de 3,000 hommes.

Pour les régiments de nouvelle formation, moins instruits et moins bien encadrés, la proportion des pertes est plus considérable encore : dans la seule bataille de l'Yser, le 205<sup>e</sup> a eu 2,400 hommes hors de combat; le 235<sup>e</sup>, 1,320; le 244<sup>e</sup> : 2,150; le 247<sup>e</sup> : 1,900; le 248<sup>e</sup> : 1,800.

Au total, l'armée allemande a perdu, du 2 août au début de décembre, près de 2 millions d'hommes. Et depuis lors il y a eu les batailles de Pologne.

En admettant que 500,000 hommes ont pu, après guérison, rejoindre leurs corps, le déchet définitif peut être évalué à près de 1,500,000 hommes, soit près de 300,000 par mois.

Sans doute, l'Allemagne a des réserves énormes d'hommes. Mais ces réserves, déjà entamées, ne sont pas inépuisables.

Ici encore voyons les chiffres.

Même en incorporant ses classes les plus jeunes (de dix-sept à vingt ans) et tous les hommes de vingt à quarante ans, légalement dispensés du service en temps de paix, elle ne paraît pas pouvoir disposer actuellement de plus de 2 millions d'hommes. C'est tout juste suffisant pour entretenir les unités existantes à leur effectif de guerre pendant huit mois.

Allons plus loin et supposons que, malgré cela, l'Allemagne veuille créer encore des unités nouvelles; il est facile de montrer que cette création ne pourra se faire qu'au détriment des unités existantes.

En effet, à ces unités nouvelles il faudra des cadres. Où les prendra-t-on, alors que

les pertes en officiers de carrière ont, depuis le début de la guerre, gravement affaibli l'encadrement des unités existantes?

D'après des témoignages indiscutables, la situation des cadres est la suivante :

Par régiment d'infanterie actif, l'effectif en officiers qui, en temps de paix, était en moyenne de 55, est tombé à la mobilisation à 36, en raison de la nécessité d'en passer une partie aux formations de réserve.

La création de 6 corps nouveaux au mois d'octobre a obligé de prélever encore sur cette dotation faible. Les pertes considérables subies jusqu'ici au cours de la campagne ont abaissé de telle façon les proportions d'officiers de profession dans les différents corps de troupes (une douzaine dans un régiment actif, 9 à 10 pour un régiment de réserve, 6 à 7 pour les régiments de nouvelle formation), que de nouveaux prélèvements la rendront infime.

Que conclure de ce qui précède? Ceci, qui ne peut être discuté :

Chaque heure qui passe augmente l'usure de l'armée allemande.

L'effort militaire allemand, considérable dès le commencement de la guerre, puisque la mise sur pied de près de soixante-dix corps d'armée triplait presque le nombre des formations du temps de paix, n'avait qu'un but.

Ce but, c'était d'écraser les forces adverses avant qu'elles pussent mettre en ligne des effectifs équivalents.

Or, ce but n'a pas été atteint. Et, de ce fait, la situation est profondément modifiée.

Il ne s'agit plus pour l'Allemagne d'écraser, mais de se défendre en rétablissant la balance du nombre, qui penche de plus en plus en faveur des alliés.

Mais plus elle formera maintenant d'unités nouvelles, plus elle affaiblira celles qui existent et diminuera la valeur générale de ses armées.

Plus aussi elle rapprochera le moment où elle sera à bout de ses ressources, privée de tout espoir de reprendre jamais la supériorité numérique.

En résumé, il ressort des chiffres eux-mêmes que l'effort militaire allemand a atteint son maximum et qu'il ne pourra plus que décroître.

C'est la grande vérité dont la France et ses alliés doivent se pénétrer en se rappelant que, suivant l'expression du président de la Chambre des députés, « la patience sera le génie de la guerre actuelle ».

## La vie et la mort des prisonniers français en Allemagne

Le gouvernement allemand a prétendu à diverses reprises que les prisonniers français étaient très humainement traités et nourris comme les soldats allemands. Nous n'avons aucun moyen de vérifier la valeur qu'il faut attribuer à ces déclarations. Nous n'en accueillons qu'avec plus d'intérêt tous les renseignements que les neutres nous font parvenir à ce sujet.

Une lettre récemment écrite par un Suisse nous donne, sur le régime imposé à nos prisonniers, des indications très précises.

Elles sont malheureusement peu réconfortantes en ce qui concerne le sort de nos compatriotes. Mais la lecture en sera édifiante pour ceux qui se battent au front.

*Lever à six heures du matin; distribution, au réveil, d'une eau noirâtre intitulée « café » et d'environ 250 grammes de pain noir; c'est la ration de pain de la journée.*

*Travail dès huit heures ou neuf heures, selon les camps d'internement, jusqu'à midi (travaux de voirie, déchargement et chargement aux gares). On voit des malheureux : amaigris, débilités, obligés de décharger des sacs de farine de 100 kilogr. Quand ils plient sous le fardeau, un coup de trique les stimule. Des gardiens sont accompagnés de chiens-loups ou de chiens danois, et, soit à l'aller, soit au retour, les chiens sont envoyés contre les malheureux qui dépassent l'alignement ou qui traînent quelque peu la jambe.*

*Quand ce ne sont pas les chiens qui leur déchirent les mollets, c'est le coup de trique du gardien qui les rappelle à l'ordre.*

*A midi, après ce dur travail, comme repas, un peu de choux cuits à l'eau.*

*Après-midi, nouveau travail, nouvelles corvées, et le soir, comme souper, une soupe de farine à l'eau.*

*Avec un pareil régime, les hommes faits prisonniers, déjà fatigués, se débilitent, et la plupart deviennent tuberculeux; les blessés, dès qu'ils peuvent se tenir sur les jambes, sont envoyés dans les camps et soumis au même régime.*

*Les locaux ne sont pas chauffés; comme couchage, de la paille répandue sur un sol humide; cette paille est là depuis le mois d'août; aussi, est-elle toute menue maintenant et l'épaisseur en est-elle à peine de un centimètre. Chaque homme a une couverture. Pour la plupart, le repos, dans de telles conditions, est impossible.*

*Il y a une visite médicale le matin, faite surtout pour les maladies contagieuses comme le typhus; ceux qui sont gravement atteints de fièvre sont seuls exemptés de corvées et de travaux. Les médecins répètent à chaque instant : « Ces Français, tous tuberculeux. »*

*L'administration allemande des camps*



prend ainsi à l'avance ses précautions. Lorsque, à la paix, on apprendra les décès innombrables qui se sont produits parmi les prisonniers durant leur captivité, l'administration fera connaître que les Français étaient presque tous tuberculeux.

La pneumonie, la pleurésie, la congestion pulmonaire, en un mot toutes les maladies des voies respiratoires produites par le froid, font chaque jour de nouvelles victimes parmi les prisonniers.

Le citoyen suisse, auteur de la lettre, conclut par les lignes suivantes :

*Pour les soldats actuellement sur le front, il vaut mieux qu'ils meurent les armes à la main, en faisant à l'ennemi le plus de mal possible, plutôt que de se constituer prisonniers. En Allemagne, une existence horrible les attend et la mort consécutive aux privations et aux souffrances est réservée à un très grand nombre.*

Très fréquemment, les mandats envoyés par les familles ne sont pas remis aux destinataires, même lorsqu'ils ont passé par le bureau de Genève ou celui de Berne. Ce sont les commandants des camps qui, sans doute, gardent l'argent.

Que les Français ne se fassent aucune illusion au sujet des promesses allemandes. Afin d'épargner aux prisonniers allemands des traitements analogues, les Allemands affirmeront que les prisonniers français sont traités correctement et ont la nourriture du soldat allemand. Ce sera faux, cyniquement faux.

Les lettres que les prisonniers envoient sont dictées par leurs gardiens, ou bien elles sont lues méticuleusement avant d'être mises à la poste. Toutes celles qui comportent des plaintes sont déchirées et leurs auteurs punis sévèrement. Il n'y a rien à espérer avec les Allemands, ils sont hypocrites, menteurs, tortionnaires, cruels.

Combien, ceux qui meurent ainsi sur la terre étrangère, doivent-ils regretter de n'être pas tombés, les armes à la main, face à l'ennemi, en lui faisant payer très cher leur vie!

## AUX COLONIES

### Le nouveau gouverneur de l'Indo-Chine.

M. Roume est né à Marseille en 1858. A sa sortie de l'école polytechnique il a préparé l'auditorat au conseil d'Etat et y fut reçu en 1883. Chef du cabinet du ministre des finances en 1885, auditeur de 1<sup>re</sup> classe au conseil d'Etat en 1887, il fut chargé de missions aux Etats-Unis en 1891 et nommé maître des requêtes au conseil d'Etat en 1892.

Directeur du commerce extérieur au ministère du commerce M. Roume remplit ensuite un certain nombre de missions en Angleterre, en Belgique et en Hollande et fut nommé directeur au ministère des colonies en 1895 et chargé, en cette qualité des affaires d'Asie et du service du conseil d'Etat.

En 1902 le Gouvernement lui confia le gouvernement général de l'Afrique occidentale française, et jusqu'en 1907 il s'acquitta de ces fonctions avec une parfaite maîtrise. Administrateur éminent, il s'affirma « grand gouverneur » et l'œuvre remarquable qu'il accomplit en Afrique, l'accomplir en Indo-Chine. Au reste, M. Roume est fort bien préparé à sa nouvelle tâche; ancien directeur des services de l'Asie au ministère des colonies, chargé d'une importante mission dans notre empire indochinois en 1898, il possède sur toutes les questions spéciales à l'Indo-Chine une compétence indiscutable.

M. Roume grand officier de la Légion d'honneur, avait pris sa retraite en 1905 pour raisons de santé. Alors que d'importants intérêts pouvaient le retenir à Paris où il possédait une situation considérable, il n'hésita pas à répondre à l'appel du Gouvernement et à faire preuve ainsi d'un patriotisme dévouement au pays.

## Faits de guerre

DU 27 AU 29 JANVIER

Nos adversaires avaient annoncé un gros effort pour le 27 janvier, anniversaire de Guillaume II. Cet effort s'est produit; il n'a pas tourné à leur avantage. En effet, pendant les trois journées des 25, 26 et 27, le nombre des morts trouvés sur le terrain à l'est d'Ypres, à la Bassée, à Craonne, en Argonne, en Woëvre, dans les Vosges, donne lieu de penser que les pertes de l'ennemi doivent être supérieures à 20.000 hommes.

Dans la nuit du 27 au 28, l'ennemi n'a prononcé aucune attaque d'infanterie.

Dans les secteurs de Nieuport et d'Ypres, combats d'artillerie. Un avion allemand a été abattu dans les lignes de l'armée belge. Dans la région de Nieuport, notre infanterie a pris pied dans la Grande-Dune. D'après les déclarations des prisonniers, la brigade qui a attaqué le 25 nos tranchées à l'est d'Ypres, a perdu dans cette affaire l'effectif d'un bataillon et demi.

Près de la Bassée, à Givenchy et Guinchy, les Allemands ont subi le 26 un gros échec; leurs pertes représentent certainement l'effectif de deux bataillons au moins. Au sud de la Lys, l'artillerie anglaise a battu les routes et points de rassemblement des troupes allemandes.

Dans les secteurs d'Arras, d'Albert, de Roye et de Noyon, l'infanterie ennemie a tenté, sur divers points, de sortir de ses tranchées pour attaquer; elle a été partout repoussée par un feu intense.

Dans la région de Tracy-le-Val, l'ennemi a tenté un coup de main dans le bois de Saint-Mard; il a fait exploser des mines qui ont bouleversé nos tranchées sur un front de 50 mètres, mais il n'a pu s'y installer en raison des tirs de barrage exécutés par notre artillerie. Les tranchées reconquises ont été remises en état.

Les combats des 25 et 26 à l'ouest de Craonne ont été caractérisés par un bombardement prolongé et intense suivi d'une attaque d'infanterie sur le front Hezrtebise-Bois Foulon; cette attaque a été repoussée partout avec de grosses pertes, sauf à la Creute. Deux de nos compagnies, forçant sur ce point la garnison de nos tranchées, se sont trouvées emmurées dans une ancienne carrière par un éboulement provoqué par la chute de gros projectiles. L'ennemi avant ainsi pris pied à la Creute, s'est infiltré dans le bois Foulon et a rendu intenable les tranchées avoisinantes que nous avons dû évacuer. De très brillantes contre-attaques nous ont rendu la totalité du terrain perdu. L'ardeur de nos troupes s'est montrée au-dessus de tout éloge. Nos pertes en tués, blessés ou disparus pour les deux journées sont de 800 hommes environ; celles des Allemands atteignent certainement l'effectif d'une brigade. Les prisonniers allemands, qui appartiennent à 4 régiments, ont tous l'impression d'avoir subi un gros échec.

Dans la région de Perthes, en Argonne, à Saint-Hubert et à Fontaine-Madame, dans le bois d'Ailly, au sud-est de Saint-Mihiel, des attaques allemandes violentes et répétées ont été complètement repoussées; en particulier, celle repoussée par nous à Fontaine-Madame, dans la nuit du 27 au 28, a coûté cher aux Allemands.

De Reims à l'Argonne, de l'Argonne aux Vosges, notre artillerie lourde a maîtrisé les batteries et les mitrailleuses ennemies. Des détachements ennemis ont été repoussés à Parroy et à Bures.

Dans les Vosges, nous avons gagné du terrain au nord et au sud-ouest de Senones et dans le Ban-de-Sapt, près de Lannols.

En Alsace, nous avons gagné également

du terrain dans la région de Burnhaupt et d'Ammerlzwiler, où, malgré un violent bombardement, nos troupes se sont maintenues sur le terrain conquis et s'y sont organisées. L'attaque d'un bataillon allemand près de Cernay a été repoussée.

## RUSSIE

Officiel. — Le 25 janvier, à dix heures, le zepelin n° 19 a lancé plusieurs bombes sur Libau. Il se disposait ensuite à s'enfuir, quand il fut touché et gravement endommagé par le tir de notre artillerie. Incapable de continuer son vol, il tomba dans la mer. Nos bateaux fondirent au-sitôt sur lui et le canonnière, l'équipage, composé du capitaine, de trois officiers et de plusieurs matelots, se rendit. Quant au dirigeable, il fut incendié.

Sur la rive droite de la Vistule inférieure, les combats entre éléments d'avant-garde ont continué.

Sur la rive gauche, les Allemands ont dirigé des attaques, qui toutes ont été repoussées. Dans la région de Borjinoi, nos troupes ont attaqué dans la nuit du 27, et après avoir criblé les Allemands de bombes, elles les ont délogés en leur infligeant de lourdes pertes.

En Galicie, les combats se développent sur tout le front, du col de Boukka au col de Myskoif; nous avons remporté des avantages très appréciables. Nous nous sommes emparés d'une redoute, en avons bloqué une autre et avons fait prisonniers plusieurs centaines d'officiers et de soldats.

## SERBIE

Voici de nouveaux détails qui complètent les renseignements sommaires que nous avons déjà donnés au sujet de la victoire remportée à Rudnik par l'armée serbe sur l'armée austro-hongroise.

L'armée serbe avait en face d'elle les VIII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> corps d'armée austro-hongrois, soutenus par plusieurs brigades de montagne. Vigoureusement repoussés et menacés d'une destruction presque complète, les débris de ces différents corps se retirèrent: les uns en Bosnie, en traversant la Drina (XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> corps et brigades de montagne, les autres (XIII<sup>e</sup> corps), en Serbie, par Chabatz. Les VII<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> corps prirent la direction de Belgrade et furent contraints, après un combat acharné de trois jours de repasser la Save et le Danube.

Les résultats de la grande bataille de Rudnik, et des diverses rencontres qui suivirent, se résument ainsi: L'armée austro-hongroise a laissé sur les champs de bataille 4.000 morts et autant de blessés. Le chiffre des prisonniers (officiers et soldats) s'est élevé à 6.000. Le butin comprenait, en outre d'une quantité énorme de munitions d'infanterie et d'artillerie, 4 drapeaux, 200 canons, 30 affûts, 50 caissons, 90 mitrailleuses, 60.000 fusils, 2.000 chevaux, et 1.000 bœufs.

A la suite de cette victoire, l'armée serbe s'est fortifiée sur la rive droite de la Save et du Danube, en même temps, qu'elle occupait Vichegrad, en Bosnie.

L'armée serbe est aujourd'hui prête à recommencer la lutte. Les dures épreuves qu'elle a eu à supporter n'ont point affaibli son admirable moral. Elle exulte par la présence du roi et de ses deux fils, qui dans plusieurs combats se trouvaient mêlés aux soldats, dans les tranchées. C'est à la tête de ses vaillantes troupes que le glorieux monarque a fait son entrée à Belgrade.

L'empereur de Russie a conféré au roi Pierre l'ordre de Saint-André de 1<sup>re</sup> classe (avec épée), dont l'empereur Alexandre 1<sup>er</sup> a été jusqu'ici le seul bénéficiaire. Le prince héritier a reçu l'ordre de Saint-Georges de 1<sup>re</sup> classe et le prince Georges la 3<sup>e</sup> classe du même ordre.

## MONTENEGRO

Officiel. — Une colonne autrichienne, sous la protection d'un feu violent de l'artillerie des forts de Cattaro et des navires de guerre, a attaqué les troupes monténégrines pour les déloger de leurs positions. Après un combat acharné, les Autrichiens ont été repoussés avec de grandes pertes.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

On trouvera, en 6<sup>e</sup> page, la suite du Rapport de la commission d'enquête chargée de constater les crimes commis par l'armée allemande.

## ÉCHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

**Le musée de la rue.** — La carte postale règne partout, dans la rue et sur les boulevards, en plein vent et en boutique, la petite carte, constituant à elle seule une sorte de musée de la guerre permanent et gratuit.

Plusieurs rangs de ficelles tendues horizontalement, quelques pincées en bois, et voilà l'étalage tout prêt à recevoir les cartes, où la bise de janvier — un peu aigre, vraiment — se joue avec un joli friselis de feuilles remuées. A côté de vues documentaires drapeaux, trophées pris à l'ennemi, et aussi, hélas! églises détruites, villages en cendres — toute l'œuvre de dévastation accomplie par les Vandales — voici des scènes où la vie de nos poilus a été saisie sur le vif. L'Alsace-Lorraine, villes, paysages et gens, n'est point oubliée. La verve satirique de nos artistes s'exerce aux dépens des Boches et traite fort irrévérencieusement le Kaiser et les siens.

Ajoutez encore qu'elle narque spirituellement, la petite carte, tous les fidèles sujets de Guillaume que la France hébergeait naguère si généreusement, car elle s'est accrochée aux volets clos de toutes les boutiques austro-boches désertées par leurs propriétaires.

**Les temps sont changés.** — A Boulogne, en face de la mer, s'élève une colonne qui rappelle l'établissement du camp où, en 1805, Napoléon 1<sup>er</sup> avait réuni de nombreuses troupes pour son expédition en Angleterre. Et non loin de là, on montre l'emplacement où se trouvait l'empereur, en personne, pour passer la revue de cette armée, qui d'ailleurs, resta sur le continent.

Or, aujourd'hui, cette même place est occupée par le campement de nos braves alliés les Anglais, qui s'étendent sur une grande étendue. Quelques-uns d'entre eux — en attendant le départ pour la ligne de feu — font griller leur bacon et leurs tomates et fument leurs pipes à *old fudge* ou de *navy cut* dans ce coin historique, où se dressait la tente impériale. Il n'est plus question de « descendre » en Angleterre, mais de « descendre » des Boches. Les Anglais s'y entendent à merveille: ils en ont descendu d'un coup de 700 à 800, en coulant le *Blicher*!

Le *Blicher*... encore un souvenir de l'épopée napoléonienne!

A Waterloo, quand surgit ce maréchal « En avant! », comme l'appelaient ses troupes, la chance tourna contre nous. Cette fois, lorsqu'ils découvrirent à l'horizon le nouveau *Blicher*, les Anglais le saluèrent... d'une solide bordée de coups de canon.

*God save the King!*

« **Renvoyez-le!** » — Il y a une trentaine d'années, le roi Edouard VII, alors prince de Galles, se trouvait sur la Riviera, lorsqu'elle fut dévastée par un assez violent tremblement de terre.

Il logeait dans un hôtel qui subit une très forte secousse, au milieu de la nuit.

Un écuyer se rendit en toute hâte — à pied, bien entendu — vers la chambre de Son Altesse et trappa très fort, à la porte.

— Qu'y a-t-il? fit la voix du prince, à moitié endormi.

— Monseigneur, il y a un tremblement de terre.

— Eh bien! renvoyez-le!

Et malgré son insistance le pauvre écuyer ne put décider le prince à sortir de son lit, où il reposa le plus tranquillement du monde jusqu'au lendemain matin.

**Dactylopsilla hindenburg.** — L'opossum est un petit animal dont la peau sert à faire des fourrures chères à nos belles madames (et non moins chères pour leurs maris). C'est un sarigue et il appartient au genre de ces mammifères, nombreux en Amérique et en Australie, qu'on appelle marsupiaux, parce que sur leur ventre ils portent une bourse (en latin, *marsupium*) pour y fourrer — c'est le mot juste — leurs petits.

Un zoologiste (professeur docteur) vient d'en découvrir une nouvelle espèce, dans cette partie de la Nouvelle-Guinée qui, depuis peu, n'est plus aux Boches, et il l'a audacieusement nommée « dactylopsilla hindenburg » parce que, dit-il, « si la Nouvelle-Guinée redevient allemande, elle le devra pour beaucoup au maréchal Hindenburg ». D'ailleurs, le maréchal doit avoir, lui aussi, une bourse, une large

## La mort de Paul Déroulède (30 janvier 1914)

Depuis onze mois, Déroulède a engagé avec son corps, la médecine, les médecins, sa sœur même, une véritable bataille. Jamais on n'a vu malade plus difficile à soigner.

Même dans les crises les plus aiguës, étouffant, courbé sur son lit, après des jours et des nuits passés sans fermer les yeux, il refuse toutes les drogues qui pourraient le calmer, mais risqueraient de troubler la clarté de son esprit et d'énervir sa volonté. Le souci qui l'obsède, ce n'est pas de mourir, ce n'est pas de guérir, c'est de rester jusqu'au bout un être d'énergie, capable de pensée et de résolution.

Il ne se fait pas d'illusion, il souffre, il sait qu'il est perdu. Il ne respire plus que courbé sur son lit, tenant d'une main près de son nez un flacon rempli de sels, et de l'autre le long tuyau d'un ballon d'oxygène où il va chercher un peu d'air.

— Ami, me dit-il à sa manière ancienne et expressive, en me montrant alternativement sa belle tête ravagée et ses jambes couvertes d'un plaid: ça plein de sang, et ça plein d'eau...

Ceci dit, il n'accepte plus de s'arrêter à ces misères. Et sur un mot tombé dans notre causerie, le voilà qui rejette le ballon, le flacon, les sels, l'oxygène, pour me raconter avec un feu, une jeunesse admirables, ce fameux meeting de la salle Chayne où seul avec Marcel Habert il plongeait dans une foule qui voulait l'écharper. Quelle verve, quelle passion, quelle ardeur!

Quand Déroulède parle, le vieil homme s'efface: c'est un homme de vingt ans, un jeune officier de chasseurs qui ressuscite à mes yeux.

De telles exaltations le tuent, de pareilles visites l'épuisent. Il ne faudrait pas qu'il les reçoive, ces amis tels que moi, trop disposés à remonter avec lui dans sa jeunesse, à se laisser emporter par ses imaginations, à oublier comme lui qu'il se meurt pour se brûler à sa flamme. Je voudrais ne plus revenir.

— Allons, allons! me dit-il. Les visites de mes amis m'enlèvent de l'électricité, c'est possible; mais elles m'en apportent aussi.

Son lit lui fait horreur; sa chambre l'humilie. Il est devant la maladie comme un soldat dans une place assiégée, qui refuse de se rendre et fait des sorties désespérées, non pas certes dans l'espoir de vaincre, mais pour tomber les armes à la main.

Le mot qu'il dit à son médecin le jour de Champigny: « Si j'ai la chance d'avoir une syncope, pas de gilet déboutonné, pas de traction sur la langue, f... moi la paix éternelle! » c'est un mot magnifique qui fait songer à celui de Turenne: « Tu trembles, carcasse! tu tremblerais plus encore si tu savais où je te mène! »

Cependant il ne cessait de télégraphier à Nice pour presser son architecte de hâter quelques travaux qu'on faisait dans sa villa.

Le dimanche qui suivit son arrivée, il se fit conduire à l'église du Port, dans le vieux Nice, pour assister à la bénédiction d'une statue de saint Paul — œuvre de son ami, le sculpteur Lucien Pallez — qu'il offrait en *ex-voto* pour remercier le ciel de son heureux voyage. Près de lui, le clairon à la main, une société de gymnastes niçois attendait, pour sonner aux champs, le moment de l'élévation. Sa sœur, qui savait que tout bruit lui était insupportable, voulut prier les clairons de se taire. Mais Déroulède intervint vivement: — Non, non, dit-il. Allez, mes amis! la

J'OFFRE

4.000 fr à qui prouvera que mon sac n'est pas français.



musique militaire n'a jamais fait de mal à personne.

Il ne put assister à la fin de la cérémonie. On dut le ramener à sa villa en grande hâte, presque évanoui. Ses jambes le faisaient terriblement souffrir. La gangrène s'y était mise. Le médecin déclara que désormais tout espoir était perdu.

Alors, dans les nuits de souffrance, pour s'aider à passer les heures interminables, il récitait indéfiniment des vers, car sa mémoire en était pleine. Un soir que sa sœur le veillait, il se mit à réciter à mi-voix :

J'ai perdu ma force et ma vie,  
Et mes amis, et ma gaieté;  
J'ai perdu jusqu'à la fierté  
Qui faisait croire à mon génie...

— Tais-toi ! tais-toi ! lui dit sa sœur. Tu me donnes envie de pleurer.

Et lui, comme pour s'excuser et ne pas prendre à son compte l'amertume de ces vers désespérés :

— Ils sont de Musset, dit-il...

Dans la nuit du 29 au 30 janvier, vers minuit, ses souffrances devinrent intolérables. Le docteur Michel Doelnitz accourut. Le malade avait perdu la conscience. Après deux heures d'évanouissement, des piqûres d'huile camphrée le firent revenir à lui. Il ouvrit les yeux, vit sa sœur, ses amis, M<sup>lle</sup> Chevê, Palcz, Rolland et tous ses domestiques, en pleurs autour de lui.

Il me semble, dit-il, que je viens d'avoir une crise.

Toute la science de la médecine — de cette médecine dans laquelle il n'avait jamais cru — n'aboutit qu'à lui faire entrevoir, dans un éclair de lucidité, que c'en était fait de lui et qu'il allait mourir.

Presque aussitôt le voile se reformait devant lui.

— Ah ! je n'y vois plus, fit-il.  
Sa sœur se jeta sur lui, l'entoura de ses bras pour le retenir à la vie.

— Paul, m'entends-tu ? lui cria-t-elle.

Il reconnut sa voix, se souleva légèrement et avança les lèvres comme pour l'embrasser. Mais sa tête rebomba aussitôt sur l'oreiller. Il avait cessé de vivre.

JÉRÔME et JEAN THARAUD.

## Manifestations alsaciennes

Les tribunaux de guerre de Strasbourg, Sarrelouis et Neuf-Brisach ont siégé durant plusieurs jours, pour juger les « offenses » nombreuses de la population civile de l'Alsace. Il s'agit surtout de « cris de révolte » et de « manifestations d'antipathie contre les Allemands ». Entre autres exemples :

Un ouvrier a été condamné à six mois de prison pour avoir crié : « Vive la France ! » dans la rue, à Strasbourg.

Un soldat, nommé Gross, de Strasbourg, s'est vu octroyer un mois pour avoir parlé « sans fondement d'un succès français dans les Argonnes ».

A Strasbourg encore, une femme de soixante ans a été condamnée à quinze jours de prison pour avoir injecté contre des Allemands au marché.

Quarante personnes ont été condamnées en une séance ; plusieurs à trois jours de prison, pour avoir nourri des pigeons. Le boucher Mallich a chanté dans une auberge : « Glorieusement nous voulons battre l'Allemagne » ; trois mois de prison.

Le journaliste Schmitt a traité les Allemands de « Prussiens puants » (Stinkpreusse) et de « Souabes puants » (Stinkschwabe) ; neuf mois de prison.

A Thionville, le tribunal a condamné trois hommes à neuf mois de prison chacun pour avoir manifesté leurs sympathies à l'égard des Français. Et l'ouvrier Kletter, de Voel-

kingen, est condamné à une année de prison pour avoir chanté des chansons françaises dans un restaurant.

La liste de ces condamnations s'allonge chaque jour.

## LE PAIN K K... ET LE RESTE

La crise des denrées alimentaires s'accroît rapidement chez nos ennemis : par décision du Conseil Fédéral, tous les approvisionnements de blé, de seigle ou d'orge, ainsi que tous les stocks de farine de ces céréales, qui se trouvent en Allemagne, seront mis sous séquestre à partir du 1<sup>er</sup> février. La vente des farines est interdite depuis mardi dernier.

Les particuliers seront obligés de déclarer leurs approvisionnements en attendant qu'on les exproprie. Ils ne pourront posséder que 100 kilogrammes au plus pour les semences et les ouvriers employés aux exploitations agricoles. Toute fausse déclaration est passible de six mois de prison et de 1,500 marks d'amende.

Ce sont les associations communales qui détiendront les grains et qui les répartiront au fur et à mesure des besoins.

La circulaire du ministère d'Etat prussien qui accompagne la notification de la saisie des grains et farines, indique que cette mesure s'impose par la nécessité de pourvoir à l'alimentation nationale jusqu'à la prochaine récolte. « La situation mérite une attention sérieuse », disent toutes les autorités. Le bourgmestre de Dusseldorf a laissé entendre que l'Allemagne ne possédait que les trois cinquièmes du blé qui lui serait nécessaire. Le « Comité de guerre des consommateurs allemands » n'est pas demeuré étranger, du reste, aux nouvelles décisions, dont la première conséquence est que les céréales seront, désormais, considérées comme contrebande de guerre et que toutes les cargaisons de grains à destination de l'Allemagne devront être saisies.

Le rationnement est proche, en outre. La Gazette de Francfort écrit : « L'administration du monopole sera désormais en mesure de régler, avec une efficacité absolue, jusqu'à la quantité que les habitants consomment pour se nourrir. »

D'ailleurs, il ne s'agit pas que des céréales. Le Conseil Fédéral a aussi pris des dispositions pour la viande, en prescrivant aux villes de 5,000 habitants ou plus, de faire des provisions de viande et de veiller à leur consommation. (La ville de Potsdam, pour sa part, vient d'acquiescer 100,000 kilogrammes de porc et de bœuf.)

Désormais, nos ennemis, qui ne peuvent plus manger de pâtisserie à leur gré, seront militairement invités à se rattraper sur les conserves !

Tout cela est caractéristique, mais l'un des signes les plus graves et les plus curieux de la disette en Allemagne, c'est l'adoption d'un nouveau pain de guerre ; les Boches n'ont pas craint d'appeler ce pain K K, bien que le mot figuré par ces deux lettres ait sa place consacrée dans leur dictionnaire comme dans le nôtre... et qu'il n'ouvre pas l'appétit !

Les Allemands avaient déjà inventé — voici quelques semaines — le pain K (Kriegsbrot), un pain de seigle composé de 10 p. 100 de farine de pommes de terre, d'orge, d'avoine et de riz. Le pain K K contiendra 20 p. 100 de ces produits. Le pain K n'avait eu aucun succès. Le pain K K ne paraît pas destiné à un sort plus brillant, étant donné surtout qu'il ne coûte pas moins cher, et que son aîné, le pain K, subsistait, tout à côté de lui, sur les rayons des boulangers. Alors, pour qui ce K K ?

Sans doute pour les pangermanistes forcés, les *Kurrahpatioten*, qui l'avalent de bon cœur en se disant que KK peut signifier, après tout, *Kaiserlich Koeniglich* !

Tout de même, manger de ça ! Qui pensait, outre-Rhin, qu'on en serait réduit à cette extrémité ?

Récemment, il s'est passé dans un hôpital de Strasbourg, une petite scène qui nous a été racontée par un des assistants. Un blessé allemand s'était mis dans la tête d'apprendre à son voisin, un blessé français, les principaux faits de la guerre. Il lui disait, d'un ton qui ne souffrait pas de réplique : *Wir haben Maubeuge genommen, und Toul, und Belfort, und Verdun.* (Nous avons pris Maubeuge, Belfort, Toul et Verdun.)

— Et m... alors ! lui lança le poilu, pour toute réponse.

— *Ja, das haben wir auch !* (Oui, cela nous l'avons aussi), répliqua le Boche avec témérité, dans son accès de gloutonnerie patriotique.

Eh bien, ce que les journaux allemands nous apprennent du KK, semble lui donner raison, à ce Schwob !

## AU PARLEMENT

Les deux Chambres ont siégé jeudi 23 et vendredi 24 janvier.

### LA SITUATION FINANCIÈRE

A LA CHAMBRE. — La discussion du projet de loi autorisant l'émission, au mieux des intérêts du Trésor, d'obligations à court terme, exemptes d'impôt et dont l'échéance ne pourra dépasser 1925, a donné lieu à un court débat. Le ministre des finances, M. Ribot, a fait de la situation financière de la France un bref exposé, qui a provoqué l'approbation générale.

Nous avons confiance, a-t-il dit, dans les ressources de ce pays et dans sa volonté de soutenir la lutte jusqu'au bout. Je vois avec calme la situation telle qu'elle est. Nous avons de très lourdes charges à supporter ; mais nous sommes sûrs d'aller jusqu'au bout au point de vue financier comme au point de vue militaire.

Le ministre rappelle le succès obtenu par les bons de la Défense nationale, dont près de 3 milliards sont déjà souscrits. Il constate avec satisfaction qu'après six mois de guerre, il n'a été pris que 3,9 millions dans les ressources presque illimitées de la Banque de France met à la disposition de l'Etat. Il faut s'adresser au pays lui-même, dont le sentiment patriotique est prêt à répondre à tous les appels et qui se dispose à souscrire les nouvelles obligations du Trésor.

Notre tâche est difficile, a conclu M. Ribot, mais elle ne nous inquiète pas. Nous la poursuivons avec confiance, avec énergie, avec décision. Et la France entière sera de cœur, j'en suis sûr, comme le Parlement, avec le Gouvernement, pour l'aider et lui donner la force dont il a besoin.

Après ces déclarations, le projet de loi a été voté à l'unanimité, ainsi que celui élevant à 3 milliards et demi le maximum d'émission des bons de la Défense nationale.

### LES RETRAITS DE NATURALISATION

A la demande de M. Briand, garde des sceaux, la Chambre, après avoir discuté divers amendements, a adopté le texte d'un projet qui permet d'atteindre, par le retrait de la nationalité française qui leur a été accordée, les naturalisés qui n'auront pas rempli leurs obligations de Français, qui ont prêté aide à une nation ennemie de la France ou qui servent contre l'armée française. Le retrait de la naturalisation permettra d'atteindre les biens, outre que la personne se trouve sous le coup de la loi pénale.

### LA HAUTE COUR

AU SÉNAT. — Après avoir entendu l'éloge funèbre de M. Lozé, sénateur du Nord, ancien préfet de police, ancien ambassadeur, le Sénat a procédé, comme chaque année, à l'élection des membres, titulaires et suppléants, de la commission d'instruction de la Haute Cour. Le Sénat vote ensuite les projets relatifs à l'émission d'obligations du Trésor.

## Le quartier général du kaiser

Le général von Falkenhayn, nommé chef du grand état-major à la place du général von Moltke, s'est installé récemment dans le bureau qui lui est réservé au grand quartier général.

Il est en contact immédiat avec l'empereur, et transmet les instructions de Guillaume II aux chefs des armées en campagne. Son auxiliaire le plus important, le quartier-maître général, transmet les ordres du quartier général aux divers services. C'est lui qui rédige les communiqués. Rappelons que, depuis le commencement de la guerre, le poste de quartier-maître général a trois fois changé de titulaire.

Des missions spéciales sont confiées aux aides de camp du kaiser : les généraux von Gonthier et von Hélius, et les colonels von Hélius, von Martius, von Hanke et von Caprivi.

Le chef du cabinet militaire de l'empereur, le général von Linker, continue à s'occuper, au quartier général, des questions d'avancement, tandis que le général von Ploetzen est chargé de veiller sur la sécurité personnelle du monarque. L'empereur a amené avec lui son cabinet civil, à la tête duquel se trouve le conseiller von Valentin, et, pour ses besoins religieux, le pasteur Goel, grand aumônier.

Au grand quartier général se trouve aussi l'amiral von Tirpitz. Il y a à un bureau pour la direction des communications et des transports, une intendance générale, dirigée par le général von Scholler, enfin le ministère de la guerre, avec presque tous ses services, y est venu s'installer, et l'on n'a laissé à Berlin que le département des armes et des équipements.

N'oublions pas la brigade d'automobiles, toujours à la disposition du quartier général, et dont le chef est le prince Waldemar de Prusse.

Le pouvoir civil est représenté par le chancelier Bethmann-Hollweg et le secrétaire d'Etat von Jagow, qui ont amené avec eux leurs principaux collaborateurs de la Wilhelmstrasse.

Comme invités du kaiser, on remarque le général austro-hongrois comte Stuerck, le colonel austro-hongrois von Bienert, et les attachés militaires des pays neutres.

## INFORMATIONS OFFICIELLES

MINISTÈRE DES FINANCES. — Le ministre des finances a décidé que tous les patentables dont les établissements se sont trouvés fermés au 1<sup>er</sup> janvier 1915, par suite de circonstances se rattachant directement à l'état de guerre (appel de l'intéressé sous les drapeaux, mobilisation de son personnel, etc.) devront bénéficier de l'exemption d'impôt pour les mois de ladite année pendant lesquels ils n'auront pu exercer leur profession.

## LA CUISINE DU TROUPIER

Les pommes de terre sous la cendre.

Dans l'épaisseur d'une haie, creuser un trou d'environ 30 centimètres de diamètre et 30 centimètres de profondeur. Faire brûler dans ce trou la quantité de bois nécessaire pour obtenir un fond de braise.

Ne pas épilucher les pommes de terre, mais les laver soigneusement, puis les placer sur cette braise.

Fermer l'ouverture de ce petit four avec une large pierre ou un couvercle quelconque en tâchant de boucher le plus hermétiquement possible. Laisser cuire environ une heure en ayant soin de retourner les pommes de terre deux ou trois fois.

## LES CROQUIS DE L'ILLUSTRATION

par HENRIOT.



— T'as le nez gelé ?... ça n'a pas d'importance... tu ne marches pas avec...  
— Mais si, des fois, quand on avance en rampant !...



— Remarquez-vous ? Plus un apache à Paris...  
— Parbleu on les a tous enrôlés...  
— Ou ça...  
— Dans l'armée allemande !

## Le « Train des Soldats »

— « Bien l'bonjour, Monsieur l'chef de gare. Est-il passé l'train des soldats ?  
— Non ! Il n'pass' point sans crier gare : Espère un peu ; il n'tard'ra pas.  
— Ouf ! Tant mieux ! vrai j'en suis toute aise : J'tremblais d'être en r'tard à c'coup-ci !  
— Mais, pourquoi donc, ma pauvre Gervaise, Viens-tu, quatre fois par jour, ici ?  
C'est-il donc, dis, ma p'tite drôline, Que tu cherch's à voir un parent ?  
— Non ; vous l'savez : j'suis orpheline... Ni père, ni frère ! — C'est différent !  
Donc, c'est un amoureux qu'tu guettes ? Ne rougis point, va ! Ya pas d'quoi : T'as beau n'être qu'un' gardeuse ed'bêtes T'es gente ainsi qu'la fill' d'un roi !  
— Oh ! les homm's ne m'argardent guère : J'suis si pauvre que j'compt' point pour eux... Mais n'empêch' que, depuis la guerre, Ils sont, tertous, mes amoureux : Oui, tous ceux-là qui, pour la France, S'en vont combatt' la-haut, chaqu' jour, J'les aim'... que c'en est un' souffrance !  
Mais, comment leur prouver c't'amour ? Nos « dam's » et nos « d'moiselles » — des riches — (En ont ell's de la chanc', cell's là !) Peuv'ent leur offrir de plein's bourriches De fruits, de gâteaux, d'chocolat... Mais, moi, d'l'autr' côté d'la barrière, Quoi fair' ?... Ben, v'là : j'les r'gard' passer Et, n'ayant qu'ça dans ma misère, J'leur envoie, à chaque, un baiser !

THÉODORE BOTREL.

Les correspondances doivent être adressées : « Cabinet du ministre de la guerre, Bulletin des armées, Paris ». Les manuscrits ne sont pas rendus.

## BLOC-NOTES

— L'aviateur français Poirer, au service de l'armée russe, est proposé pour la 1<sup>re</sup> classe de l'ordre de Saint-Georges. Reconnaissances périlleuses sur les lignes allemandes.

— Une nouvelle route est ouverte entre la Russie et la Suède. Toute la poste de l'Europe et de l'Amérique pour la Russie passe par la nouvelle voie.

— Le prix des vivres augmente en Autriche ; on signale que dans le Trentin le kilogr. de haricots coûte 2 fr. 20.

— Le concours d'admission à l'école centrale des arts et manufactures pour 1915 est ajourné. Pour les écoles d'arts et métiers, le concours est supprimé pour cette année, mais la limite d'âge est prorogée d'une année.

— La compagnie d'Orléans accorde des cartes hebdomadaires aux ouvriers chômeurs habitant la banlieue qui viennent chercher du travail à Paris.

— Le choléra sévit en Hongrie. On enregistre 150 à 200 décès par jour.

— La publication enfantine *Mon Journal* fonde un comité, sous la présidence d'honneur de la petite princesse Marie-José de Belgique, pour ériger un monument aux enfants (des alliés) héros de la guerre actuelle.

— Un journal norvégien, le *Social Demokrat*, de Christiania, écrit : « L'Allemagne, par sa conduite envers la Belgique et par sa façon de mener la guerre, s'est chargée elle-même de susciter chez nous des sentiments tout autres que la sympathie. »

— Tous les neutres doivent quitter le territoire alsacien, mais ils ne pourront rentrer chez eux qu'après un séjour d'une quinzaine de l'autre côté du Rhin.

— A Laybach, à Agram, à Trieste, la foule a arraché les ordres de mobilisation. De graves émeutes éclatent également en Transylvanie.

— Le général Chanofin, ancien ministre de la guerre, vient de mourir.

— Il s'est formé une Union suisse des hôtels, pensions, sanatoria et familles privées pour recevoir des convalescents des pays belligérants.

— Le roi d'Italie a mis à la disposition du gouvernement le palais royal de Caserte pour loger les survivants du tremblement de terre.

— Les viticulteurs du Gers ont envoyé au front plus de 6,000 hectolitres de vin.

— La reine d'Espagne, remise de son accès de fièvre scarlatine, est entrée en convalescence.

— Le major du 22<sup>e</sup> rég. de hussards (régiment hongrois), s'adressant aux recrues, leur a tenu le langage suivant :

— Lorsque vous aurez pénétré en Russie, n'accordez ni quartier ni merci aux vieillards, aux femmes et aux enfants. »

— Le clergé belge a été informé par les autorités allemandes qu'il recevrait désormais son traitement du gouvernement allemand.

— Non contentes de faire enrôler leurs maris et leurs fils, les vaillantes Ecossaises demandent à prendre du service elles-mêmes.

— Les Russes ont coulé, près de Sinope, un vapeur allant à Trébizonde et qui avait à bord treize avions constituant, paraît-il, toute la flotte aérienne turque.

— Des primes de 600 à 3,000 marks sont promises officiellement au premier soldat allemand qui mettra le pied en Grande-Bretagne, à l'équipage du dirigeable qui survolera le premier la Grande-Bretagne en y jetant des explosifs et à l'aviateur qui jettera la première bombe sur Douvres.

— Parmi les familles les plus cruellement éprouvées par la guerre, on cite celle de M. Bourriot, instituteur à Montperreux (Doubs), qui a envoyé sept fils sur le front et dont cinq ont été tués.

— Deux aviateurs navals britanniques ont survolé Zeebrugge, jetant vingt-sept bombes sur deux sous-marins et sur les canons du môle.

— Des crédits seront mis à la disposition des agriculteurs des régions envahies pour les semailles et cultures du printemps.



## LES CRIMES DE L'ARMÉE ALLEMANDE

Rapport de la commission d'enquête « chargée de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens » (1).

### MEURTHE-ET-MOSELLE (Fin).

La commune de **Drouville**, occupée deux fois, a été fortement pillée. Le 5 septembre, l'envahisseur y a brûlé trente-cinq maisons à l'aide de torches et sans doute aussi avec du pétrole, car il a abandonné sur les lieux un bidon qui en contenait 25 ou 30 litres.

A **Courbescaux**, il y eut également, le 5 septembre, incendie et pillage. Dix-neuf maisons ont été brûlées. Le sieur Alix, qui s'efforçait d'éteindre le feu allumé chez lui, dans un amas de luzerne, essuya plusieurs coups de fusil et fut obligé de se sauver.

Enfin, le 29 août, à **Erbéviller**, un capitaine saxon trouva un moyen très pratique de se procurer de l'argent. Ayant fait rassembler tous les hommes du village, il tenta vainement d'abord, en les menaçant de les faire fusiller, d'obtenir de quelqu'un d'entre eux la déclaration qu'on avait tiré sur ses sentinelles, bien qu'il sût parfaitement que le fait n'était pas exact; puis il les enferma dans une grange. Dans la soirée, il fit venir la femme du sieur Jacques, ancien instituteur, l'un des prisonniers, et lui dit: « Je ne suis pas certain que ce soient ces hommes qui aient tiré. Ils seront libérés demain matin, si vous pouvez me verser 1.000 fr. dans quelques instants ». M<sup>me</sup> Jacques donna la somme. Sur sa demande, il lui en fut délivré un reçu, et les otages mis en liberté.

Le récépissé rédigé par l'officier est ainsi conçu: « Erbéviller, 23 août 1914. Quitte. Pour pénitence d'être suspect d'avoir tiré sur des sentinelles allemandes, dans la nuit du 22-23 août, j'ai reçu de la commune Erbéviller 1.000 fr. Baron (illisible) Haupt. reit. regim. »

Dans une commune du département de Meurthe-et-Moselle, deux religieuses ont été pendant plusieurs heures exposées sans défense à la lubricité d'un soldat qui, en les terrorisant, les a obligées à se dévêtir, et, après avoir contrainct la plus âgée à lui enlever ses bottes, « est livré sur la plus jeune à des pratiques obscènes. Les engagements que nous avons pris ne nous permettent pas de faire connaître les noms des victimes de cette scène abominable, ni celui du village dans lequel elle a eu lieu, mais les faits nous ont été révélés sous la foi du serment, par des témoins dignes de la plus entière confiance, et nous prenons la responsabilité d'en garantir l'exactitude.

Pendant nos séjours à Nancy et à Lunéville, nous avons eu l'occasion de recevoir plusieurs témoignages relatifs à des crimes commis par les Allemands dans des localités que leurs troupes occupaient encore, et que la plupart des habitants avaient dû évacuer. Les plus cruels de ces faits ont eu pour théâtre le village d'**Embermél**. A la fin d'octobre ou au commencement de novembre, une patrouille ennemie ayant rencontré dans les environs de cette commune une jeune femme, M<sup>me</sup> Masson, dont l'état de grossesse était très apparent, l'interrogea sur le point de savoir s'il n'y avait pas de soldats français à Embermél. Elle répondit qu'elle l'ignorait, ce qui était vrai. Les Allemands étant alors entrés dans le village y furent reçus à coups de fusil par les nôtres. Le 5 novembre, un détachement du 4<sup>e</sup> régiment bavarois arriva et rassembla tous les habitants devant l'église, puis un officier demanda quelle était la personne qui avait tiré. Soupçonnant qu'il pouvait s'agir de la rencontre qu'elle avait faite quelques jours auparavant et se rendant compte du danger que couraient ses compatriotes, M<sup>me</sup> Masson, très courageusement, s'avança, répéta ce qu'elle avait dit, et affirma qu'on le disait elle avait été de bonne foi. Immédiatement saisie, elle fut contrainte de s'asseoir sur un banc, à côté du jeune Dime, âgé de vingt-quatre ans, qui avait été pris au hasard comme seconde victime. Toute la population demandait grâce pour les infortunés, mais les Allemands furent inflexibles. « Un homme et une femme, dirent-ils, doivent être fusillés. Tel est l'ordre du colonel. Que voulez-vous? C'est la guerre. » Huit soldats, placés sur deux rangs, firent alors feu à trois reprises sur les

deux martyrs, en présence de tout le village. La maison du beau-père de M<sup>me</sup> Masson fut ensuite livrée aux flammes. Celle du sieur Blanchin avait été incendiée quelques instants auparavant.

La dame Millot de **Domèvre-sur-Verzouze**, nous a fait le récit du meurtre qui a été commis sur la personne de son neveu, Maurice Claude, âgé de dix-sept ans, et dont elle a été le témoin oculaire. Le 21 août, au moment de l'arrivée des Allemands à Domèvre, ce jeune garçon se trouvait, avec sa famille, au bas d'un escalier, dans la maison de ses parents, quand il s'aperçut que des soldats le menaient en joue, de la rue. Il fit quelques pas pour se garer, mais il ne put se mettre à l'abri et fut atteint de trois balles. Blessé au ventre, à la fesse et à la cuisse, il succomba trois jours plus tard, après avoir fait preuve d'une admirable résignation. Quand il se sentit perdu, il dit à sa mère désolée: « Je puis bien mourir pour mon pays. »

Le même jour, les sieurs Auguste Claude et Adolphe Claude, ce dernier âgé de soixante-quinze ans, furent également tués, et cent trente-six maisons du village furent brûlées au moyen de cartouches incendiaires. Enfin deux habitants, les sieurs Breton et Labart, furent pris comme otages. On ne sait ce qu'ils sont devenus depuis.

M. Véron, ancien instituteur à **Audun-le-Roman**, arrondissement de Briey, a déposé devant nous, dans les termes suivants:

« Le 21 août, vers cinq heures du soir, les Allemands, qui occupaient depuis dix-sept jours le village d'Audun-le-Roman, se mirent, sans motif, à tirer sur les maisons des coups de fusil et de mitrailleuse. Quatre femmes, M<sup>lle</sup> Roux, M<sup>lle</sup> Tréfel, M<sup>lle</sup> Zappoli et M<sup>lle</sup> Giglio, ont été blessées. M<sup>lle</sup> Tréfel a été atteinte pendant qu'elle donnait à boire à un soldat allemand. Trois hommes ont été tués: M. Martin, cultivateur, âgé de soixante-dix-huit ans, dont la maison a été brûlée, a été emmené hors de chez lui et fusillé dans la rue, en présence de sa femme et de ses enfants. M. Chary, âgé de cinquante-cinq ans, chef cantonnier, fuyait devant l'incendie, en tenant sa femme par la main, quand il a été tué à coup de fusil. J'ai vu son cadavre, qui était criblé de blessures. M. Samen (Ernest) a reçu cinq balles de revolver au moment où il était en train de fermer la porte de sa remise.

« J'ai vu l'ennemi mettre le feu au café Matte, avec du pétrole. M<sup>me</sup> Matte étant sortie, ayant à la main un petit sac qui contenait ses économies, environ 2.000 fr., a été dévalisée par un officier allemand, qui lui arracha son sac. »

Le témoin a ajouté que le maire avait dû être enlevé par une patrouille; qu'en tout cas, il avait disparu.

A **Arracourt**, le sieur Maillard a été tué dans les champs par une balle qui l'a traversé de part en part et cinq maisons ont été incendiées.

Le village de **Brin-sur-Seille** a été presque entièrement détruit par le feu, allumé avec des cartouches et des rondelles fusantes. Enfin la femme d'un mobilisé de Raucourt, la dame X..., nous a déclaré qu'elle avait été violée chez elle, en présence de son petit garçon, âgé de trois ans et demi, par un soldat qui lui avait mis la pointe de sa baïonnette sur la poitrine, pour vaincre la résistance qu'elle lui opposait.

### OISE

Dans le département de l'Oise, nous avons relevé les faits suivants:

Quand les Allemands pénétrèrent, le 31 août, dans le village de **Moissy-Humières**, un groupe d'une quinzaine de personnes se tenait dans la rue et les regardait arriver. Aucun acte de provocation ne fut tenté à l'égard de l'envahisseur, mais un officier crut entendre quelqu'un prononcer le mot « Prussien ». Aussitôt, il fit sortir trois dragons de la colonne et leur ordonna de tirer. Le jeune Gaston Dupuis fut tué, le sieur Grandvalet eut l'épaule droite traversée par une balle, et une

petite fille de quatre ans, appartenant à une famille de réfugiés, originaire de Verdun, fut légèrement blessée au cou.

Le lendemain, la commune de **Ravenel** fut pillée, et les objets volés furent emportés dans une voiture. Le nommé Vilette qui passait à bicyclette sur une route, à proximité du village, rencontra une automobile, montée par plusieurs Allemands. Ceux-ci se mirent à tirer sur lui sans raison. Il sauta alors à bas de sa machine et prit la fuite à travers champs, mais une balle l'arrêta dans sa course. Il est mort quelques heures après, laissant une veuve et deux enfants.

Le même jour, près de **Méry**, l'ennemi ouvrit le feu sur des pièces d'artillerie anglaise qui étaient en batterie au lieu dit « le Bout de la ville », et un combat s'engagea entre des corps de cavalerie des deux armées. A ce moment, les Allemands envahirent la sucrerie, qui est située dans une dépendance de la commune. Ils se saisirent du directeur, de sa famille ainsi que de tout le personnel de l'usine, et pendant trois heures que dura l'engagement, les firent marcher parallèlement à eux, pour se protéger contre la fusillade qui les prenait de flanc. Parmi les vingt-cinq personnes qui furent si dangereusement exposées, se trouvaient des femmes et des enfants. Une ouvrière, M<sup>me</sup> Jeansenne, fut tuée, et le contremaître Courtois reçut une balle qui lui traversa le bras gauche. A dix heures du soir, l'ennemi revint en force dans le village. Il en partit le lendemain, après avoir brûlé une maison, et avoir opéré un pillage général.

Le 2 septembre, il fit son entrée à **Senlis**, où il fut accueilli à coups de fusil par des troupes d'Afrique. Prétendant que c'étaient des civils qui avaient tiré sur lui, il mit le feu à deux quartiers de la ville. Cent cinquante maisons furent brûlées de la manière suivante: les Allemands arrivaient en colonne dans les rues; au coup de sifflet d'un officier, certains d'entre eux sortaient des rangs pour enfoncer les portes des habitations et les dévaster les magasins; d'autres, venant ensuite, allumaient l'incendie avec des grenades et des fusées; enfin, des patrouilles qui les suivaient, lançaient avec leurs fusils des projectiles incendiaires dans les immeubles où le feu ne prenait pas assez vite.

Tandis que nos soldats tiraient aux abords de la ville, les otages emmenés dans les rues par les Allemands, qui suivaient prudemment les trottoirs, étaient contraints à marcher au milieu de la chaussée. Le sieur Levasseur, la dame Dauchy et sa petite fille, âgée de cinq ans, les sieurs Pinchaux, Minoulet et Leymarie furent au nombre des otages qu'on exposa ainsi à la mort. Près de l'hôpital, Levasseur fut tué. Minoulet et Leymarie tomba à son tour, mortellement frappé. En le transportant au pied d'un mur, Minoulet fut atteint d'une balle au genou. Un officier s'approcha de lui, demanda qu'il lui fit voir sa blessure, et soudain, lui tira à bout portant un coup de revolver dans l'épaule. Au même endroit, un témoin vit un autre officier en train de martyriser un soldat français blessé, en lui portant des coups de bâton au visage.

Pendant ce temps, plusieurs meurtres sont commis. Le sieur Simon est traîné hors de chez lui et tué d'un coup de fusil au côté. A deux heures, des Allemands enfoncent la porte de la maison du sieur Mégret. Celui-ci s'avance, promet de leur donner tout ce qu'ils demanderont et leur apporte dix bouteilles de vin. Il est assassiné d'un coup de feu en pleine poitrine. Les sieurs Ramu, Vilcoq, Chambellant et Gaudet, poussés par la curiosité, sont allés regarder l'incendie du magasin à fourrages, auquel les troupes françaises ont mis le feu en se retirant. Des soldats ennemis tirent sur eux à plusieurs reprises. Ramu est blessé, Gaudet est tué raide, Chambellant reçoit deux balles, l'une à la main droite, l'autre au-dessous de l'aîne, et il en meurt au bout de huit jours. Les sieurs Simon, Ecker, Chery, Lebland, Rigault, Louis et Momus sont également tués dans Senlis.

A trois heures, le maire, M. Odent est arrêté à l'hôtel de ville, sous le prétexte, contre lequel il proteste, que des civils auraient tiré sur les troupes allemandes. Pendant qu'on l'emène, le secrétaire de la mairie le rejoint auprès de l'hôtel du Grand-Cerf, et lui propose d'aller chercher les adjoints. « C'est inutile, répond-il, ce sera assez d'une victime ». Conduit à Chamant, le magistrat, pendant le trajet, est l'objet de brutales odieuses. On lui arrache ses gants, pour les lui jeter au visage, on lui prend sa canne et on l'en frappe violem-

ment à la tête. Enfin, vers onze heures, on le fait comparaître devant trois officiers. L'un d'eux l'interroge, persiste à l'accuser d'avoir tiré ou ait tiré sur les Allemands et le pécunier qu'il va mourir. M. Odent s'approche alors de ses compagnons de captivité, leur remet ses papiers et son argent, leur serre les mains et, très dignement, leur fait ses adieux. Il revient ensuite auprès des officiers. Sur l'ordre de ceux-ci, de dix soldats l'entraînent à une di aine de mètres et lui mettent dix balles dans la tête. Les meurtriers creusent ensuite légèrement le sol et jettent sur le cadavre une couche de terre si mince que les pieds n'en sont pas recouverts. Quelques heures auparavant, à 200 mètres de là, six autres habitants de Senlis, les sieurs Pommier, Barbier, Aujest, Coit-reau, Rigault Arthur et De vert avaient été dé à fusillés et enterrés.

Dans la même soirée, le sieur Jeandin, boulangier, arrêté à trois ou quatre heures de l'après-midi, sans motif, puis conduit par le 49<sup>e</sup> régiment polonois d'infanterie à Villers-Saint-Frambourg, y avait attaché à un poteau de p t re et lardé de coups de baïonnette.

Il va de soi que la ville de Senlis a été pillée. Tandis qu'il mettait à sac les maisons, l'ennemi se plaçait à exciter les mauvais instincts de la populace en appelant des femmes de condition misérable pour leur donner une part du butin.

A **Villers-Saint-Frambourg**, la femme X... fut violée par un soldat, qui s'était introduit chez elle. Après l'attentat, elle se réfugia chez des voisins. La précaution était utile, car de nombreux camarades de l'agresseur firent irruption dans la maison, et furieux de n'y pas rencontrer la victime qu'ils cherchaient brisèrent les vitres et s'emparèrent des poules, des lapins et du porc, qu'ils trouvèrent dans les dépendances de l'habitation.

Le 3 septembre, à **Creil**, sous la direction d'un capitaine qui avait voulu contraindre les sieurs Minoulet et Demonts à lui indiquer les demeures des plus riches propriétaires, les Allemands se répandirent dans les maisons, en brisant portes et fenêtres et s'y livrèrent au pillage, avec la complicité de leurs chefs, auxquels ils venaient à chaque instant montrer les bijoux dont ils s'étaient emparés. Demonts et Minoulet furent ensuite conduits dans la commune de Creil, de l'agent-sur-Oise et des environs. Tous ces prisonniers durent subir la honte et la douleur de travailler contre la défense de leur patrie, en coupant un cha ou en creusant des tranchées destinées à abriter les Allemands. Durant sept jours, on les garda sans leur donner de nourriture. Des femmes du pays purent, heureusement, les ravitailler un peu.

Pendant ce temps, dans la ville, plusieurs personnes étaient mises à mort. Le sieur Parent, qui se sauve, est tué, rue Victor-Hugo, par le coup de feu d'un ulian. Dès qu'il est tombé, des cavaliers se précipitent sur lui, pour fouiller ses vêtements. Le sieur Alexandre a le crâne défoncé, au carrefour de la rue Gambetta et de la rue Larnot. Des Allemands entrent chez le sieur Brèche, débitant de boissons. Trouvant sans doute qu'il ne les sert pas assez vite, ils l'entraînent dans la cour de la dame Egasse, sa voisine, où un officier, qui l'accuse d'avoir tiré sur des soldats, ordonne, malgré ses dénégations, qu'il soit fusillé sur-le-champ. M<sup>me</sup> Egasse essaye de déchirer les vêtements, mais elle reçoit l'ordre brutal de se retirer. De la chambre où elle s'est rendue, elle entend les détonations, et elle voit par la fenêtre le corps de Brèche étendu sur le sol. Quand elle est descendue, elle ne peut s'empêcher d'exprimer le chagrin qu'elle ressent. L'officier dit alors: « Un homme mort, nous n'y faisons pas attention, on en voit tant! D'ailleurs partout où l'on tire sur nous, nous tuons et nous brûlons. »

Un jeune homme, nommé Odener, chargé d'un sac de riz, avait été amené de Liancourt jusqu'à Cril. En arrivant sur la place de l'Eglise, exténué par la fatigue et par les mauvais traitements qu'il a endurés, il se débarrasse de son fardeau et tente de se sauver. Deux soldats l'ajustent, font feu et l'abattent. Un nommé Lebaut, qui avait été son compagnon de captivité, est mort à Creil, au bout de quelques jours, à la suite d'une blessure reçue en route.

L'armée du général von Kluck est arrivée le 2 septembre à **Crépy-en-Valois** et y a défilé pendant quatre jours. La ville a été complètement pillée, sous les yeux des officiers. Les bijoux, notamment, ont été dévalisés.

Dans une maison où logeait un général commandant avec une douzaine d'officiers d'état-major, des vols importants de bijoux et de linge ont été commis. Presque tous les coffres-forts de Crépy ont été éventrés.

C'est le 3 du même mois, à **Baron**, qu'un artiste de grand talent, le compositeur Albéric Magard, tira deux coups de revolver sur une troupe qui venait envahir sa propriété. Un soldat fut tué et un autre blessé. Les Allemands qui, dans tant d'endroits, s'étaient livrés sans motif aux pires cruautés, se contentèrent de brûler la villa de leur agresseur. Celui-ci se suicida pour ne pas tomber entre leurs mains. La commune, néanmoins, fut pillée. M. Robert, notaire, volé de ses bijoux de son linge et de 1.171 bouteilles de vin, fut contraint d'ouvrir son coffre-fort, et de laisser un officier s'emparer de 3.000 fr. que ce meuble contenait. Dans la soirée, il vit un autre officier qui portait aux doigts neuf bagues d'hommes et dont les bras étaient ornés de six bracelets. Deux soldats lui racontèrent d'ailleurs que quand ils apportaient à leurs chefs un bijou quelconque, ils recevaient une prime de 10 francs.

Dans cette commune, M<sup>me</sup> X..., jeune femme des plus honorables, fut violée successivement par deux soldats, en l'absence de son mari, qui est mobilisé. L'un de ces deux hommes devint un amant, pendant que son camarade, après lui, consumait son attentat.

A **Mesnil-sur-Bulles**, dans la soirée du 4 septembre, trois Allemands, dont deux étaient arrivés en voiture et le troisième à bicyclette, se présentèrent chez l'adjoint, le sieur Queste (Gustave). Celui-ci ne pouvait les comprendre, pria son cousin, M. Quest, professeur au lycée d'Amiens, de lui servir d'interprète. Après avoir rempli cet office, le professeur entra chez lui. Au bout de quelques instants, a été entendu une détonation, il sortit pour se rendre compte de ce qui se passait. Il se trouva alors en présence d'un des trois soldats auxquels il venait de parler dans la maison d'un parent. Cet homme, qui était en état d'ivresse, tira sur lui et le tua.

Les trois autres soldats, en passant à **Nourenard-le-Franc**, mirent le feu à sept maisons, avec des torches qu'ils avaient prises dans leur voiture. Quelques heures avant leur arrivée à Mesnil-sur-Bulles, une patrouille de uhlan avait déjà fait une reconnaissance dans cette dernière commune. Des cavaliers étaient entrés chez le sieur Queste (Amédée), en brisant une porte, y avaient fracturé des meubles, et s'étaient emparés de plusieurs bijoux, ainsi que d'une somme de 60 fr.

A **Chosy-au-Bac**, les Allemands, qui étaient dans le village depuis le 31 août, ont incendié volontairement le 1<sup>er</sup> et le 2 septembre, quarante-cinq maisons, sous le prétexte absolument faux qu'on avait tiré sur eux, et avant de mettre le feu, se sont livrés, en présence de leurs officiers, à un pillage général, dont le produit a été emporté dans des voitures volées aux habitants. Deux médecins militaires, portant le brassard de la Croix-Rouge, ont pillé eux-mêmes la maison de la dame Binder.

Un sieur Morel, ouvrier menuisier, étant dans son jardin, a reçu d'un soldat qui passait sur la route, un coup de fusil qui l'a atteint à l'aîne. Il est mort le lendemain. Quatre jeunes gens ont été pris comme otages, et emmenés le 8 septembre. L'un d'eux a pu s'échapper. On camade, René Leclerc, a, dit-on, été fusillé à Besmé (Aisne); quant aux deux autres, on ne sait ce qu'ils sont devenus.

A **Compiègne**, où l'ennemi a séjourné du 31 août au 12 septembre, le château a été relativement épargné; les vols n'y ont pas été très importants. Mais un grand nombre d'immeubles ont été pillés. La maison du comte d'Orsetti, située en face du palais, a été littéralement mise à sac, surtout par les sous-officiers. L'argenterie, les bijoux, les objets précieux, amenés dans la cour du château, étaient vérifiés, enregistrés et emballés, puis ils étaient chargés dans deux tapissières sur lesquelles avait été placé le drapeau de la Croix-Rouge.

Le capitaine Schroeder, prié de faire cesser le cambriolage et l'orgie scandaleuse qui se déroulaient dans la ville, finit par se rendre sur les lieux; mais après avoir jeté un coup d'œil dans l'intérieur de la maison saccagée, il se retira en disant: « C'est la guerre, et d'ailleurs, je n'ai pas le temps ».

Le 4 septembre, un soldat étant allé coucher

dans une propriété dont la dame X... est concierge, chassa le mari et plusieurs parents de cette femme, en les menaçant de son fusil, puis il obligea M<sup>me</sup> X... à demeurer auprès de lui pendant toute la nuit.

A **Trumilly**, où ils sont restés du 2 au 4 septembre, les Allemands ont pillé la commune et emporté dans des caissons d'artillerie ainsi que dans des voitures, le produit de leurs vols. Le premier jour, la dame Huet, qui logeait chez elle une partie de l'état-major du 19<sup>e</sup> régiment de dragons de Hanovre et un assez grand nombre de soldats, vit un sous-officier s'emparer d'un coffret contenant ses bijoux, d'une valeur approximative de 10.000 fr. Elle alla se plaindre au colonel, qui se contenta de lui répondre en souriant: « Je regrette, madame, c'est la guerre. »

Le 3 septembre, les premières troupes étant parties, des trainards restèrent dans le pays. L'un d'eux, soldat au 91<sup>e</sup> régiment d'infanterie, et sur la médaille duquel était gravé le nom de Anne, vint chez M<sup>me</sup> Huet 115 fr. aux domestiques, 100 fr. à la maîtresse de maison et 400 fr. au sieur Coraillet. S'étant rendu ensuite chez la dame X..., dont le mari est sous les drapeaux, il obligea cette femme à se livrer à lui, en la menaçant de son fusil.

Pendant l'occupation de la commune, M. Cornillet, la victime d'un des vols dont nous venons de parler, a logé chez lui un officier. Après le départ de cet hôte, il a constaté la disparition d'une somme de 150 fr., qui était placée dans l'armoire de la chambre où l'Allemand avait couché. Enfin, le sieur Colas, vieillard de soixante-dix ans, fouillé dans la rue par un soldat, a été dépouillé d'une trentaine de francs.

Un des faits les plus graves qui nous aient été révélés, dans le département de l'Oise, a été commis près de **Marquigny**, par un officier d'un grade élevé. Deux jeunes gens de saint-Quentin, nommés Charlet et Gabet, qui étaient partis de Paris, pour retourner à leur lieu d'origine, dans le but de répondre à l'appel de leur classe, rencontrèrent en chemin deux sujets belges, se rendant à Jemmapes, où ils demeuraient. Ceux-ci leur ayant offert des places dans leur voiture, les quatre hommes firent route ensemble, jusqu'au village de Ressons, où ils furent arrêtés par une troupe allemande. Attachés, puis conduits jusque sur le territoire de Marquigny, ils comparurent là devant un officier supérieur qui les interrogea. En apprenant que deux d'entre eux étaient originaires de la Belgique, cet officier déclara que les Belges étaient « de sales gens », puis, sans autre explication, saisissant son revolver, il fit feu successivement sur chacun des prisonniers. Les deux Belges, et le jeune Gabet, atteints à la tête, furent tués. Quant à Charlet, blessé à la nuque et à l'épaule droite, il feignit d'être tué, et put, après le départ de l'assassin, se traîner à quelque distance. Avant d'être transporté à Compiègne, où il est mort le lendemain, le malheureux a fait à l'abbé Boulet, curé de Marquigny, le récit du lâche attentat dont ses compagnons et lui-même avaient été victimes.

### AIISNE

Dans les communes du département de l'Aisne que nous avons pu visiter, nous avons relevé surtout des actes de pillage et de nombreux attentats contre les femmes.

A **Comignies**, le 8 septembre, vers neuf heures du soir, la dame X... fut l'objet de violences graves, de la part de deux Allemands qui s'étaient rendus dans la maison de ses beaux-parents où elle habitait, en l'absence de son mari, parti pour l'armée. L'un d'eux garda le sieur X... père, devant la porte, tandis que l'autre se livrait sur la jeune femme, après l'avoir menacée de son fusil, à des actes d'une obscénité revolante, en présence de la belle-mère. Ce dernier, son crime accompli, alla remplacer auprès de X... son camarade qui, à son tour, outragea la victime.

A **Brumetz**, où l'occupation a duré du 2 au 10, le village a été pillé. Une maison, ainsi que le château de M. de Maleyssié, capitaine à l'état-major du 6<sup>e</sup> corps d'armée français, ont été incendiés.

A **Chierry**, le château de Vaulles a été brûlé avec des torches et du pétrole. Le feu a été mis également au château de Sparre, après un pillage complet de l'édifice, où des tableaux ont été enlevés de leurs cadres, et où les tapisseries ont été lacérées à coups de sabre.

(A suivre.)

(1) Voir les nos 53, 54, 55 et 56.



## LE TABLEAU D'HONNEUR

## CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

4<sup>e</sup> Corps d'Armée.

Caporal réserviste **MOUILLAN**, 313<sup>e</sup> d'infanterie : a reçu une blessure profonde au niveau de l'épaule, le 30 octobre, au soir, à l'attaque d'un village, et a continué à faire le coup de feu dans des conditions qui témoignent d'une grande bravoure et d'une réelle énergie. N'est venu se faire panser que le lendemain soir, ayant, outre sa première blessure, une dent cassée par une autre balle, sa plaque d'identité trouée par un deuxième projectile et le bras éraillé par un troisième.

Soldat **RENAULT**, 317<sup>e</sup> d'infanterie : a fait preuve du plus grand courage en emportant, sous une grêle de balles et de projectiles, son lieutenant grièvement blessé.

Lieutenant **ALLAIN**, 315<sup>e</sup> d'infanterie : a fait preuve d'énergie et d'autorité sur ses hommes pendant l'occupation défensive d'un secteur, en repoussant les contre-attaques répétées de l'ennemi. Blessé d'un éclat d'obus à la joue, a encouragé ses hommes par son attitude énergique, ne quittant son poste que lorsqu'il fut trahi par ses forces.

Médecin aide-major **REVERDY**, 315<sup>e</sup> d'infanterie : assure son service au poste de secours avec une intelligence et un dévouement remarquables. Dirige ses brancardiers et ses infirmiers en obtenant d'eux le plus grand rendement. A pénétré dans un village le 30 octobre, avec son bataillon, et y est resté sous un feu intense pendant deux jours et deux nuits, prodiguant ses services à tous.

Médecin auxiliaire **POTY**, 317<sup>e</sup> d'infanterie : après l'évacuation d'un village par nos troupes n'a pas hésité à rester dans l'hospice avec de nombreux blessés pour leur donner ses soins. S'est fait remarquer au cours de plusieurs combats par son énergie dans la conduite sous le feu d'un groupe de brancardiers divisionnaires et de brancardiers de corps.

Adjudant **LANDAIS**, 317<sup>e</sup> d'infanterie : par son sang-froid et son courage, a entretenu le moral des hommes de la section de mitrailleuses, et a assuré la continuation de la défense de la tranchée par le soutien d'infanterie, les 30 et 31 octobre, 1<sup>er</sup> et 2 novembre.

Adjudant **NEZ**, 315<sup>e</sup> d'infanterie : a montré la plus grande énergie pendant l'attaque d'un village, le 30 octobre. Durant l'occupation de cette localité, a ramené plusieurs fois au feu ses hommes dispersés. Blessé le 31 d'une balle au bras, est allé se faire panser, et est rentré le soir même pour prendre le commandement de la section, continuant ainsi à assurer son service pendant deux jours, jusqu'à la relève.

Maréchal des logis **FALLERY**, éclaireur au 4<sup>e</sup> d'artillerie : remplit les fonctions d'éclaireur depuis le début de la campagne avec le plus grand allant et la plus intelligente initiative. A contribué à diverses reprises à la réussite de tirs efficaces, en établissant la liaison entre sa batterie et la première ligne d'infanterie, sous un feu violent d'artillerie et de mousqueterie. A l'attaque d'un village, a encore fourni de précieuses indications sur l'ennemi de la première ligne de feu. A pris ensuite un fusil et a chargé avec l'infanterie.

Maréchal des logis **DANTON**, 4<sup>e</sup> d'artillerie : depuis le début de la campagne, fait preuve d'intelligence et de courage dans l'emploi d'éclaireur d'objectif. S'est porté en avant, dans un combat, pour assurer la sécurité des batteries sous un feu violent d'artillerie; même attitude courageuse et décidée dans plusieurs autres combats, et notamment dans une affaire où, au moment de l'assaut, il a pris un fusil et chargé avec l'infanterie.

Sergent **PAUVERT**, 315<sup>e</sup> d'infanterie : a fait preuve d'énergie et d'abnégation à l'attaque d'un village, le 30 octobre, entraînant ainsi

ses hommes par son exemple, à courte distance des mitrailleuses ennemies. A été blessé grièvement pendant cet assaut.

Sergent **MORHANGE**, 315<sup>e</sup> d'infanterie : pendant l'occupation défensive d'un village, a fait preuve des plus belles qualités militaires en maintenant ses hommes sous un feu violent d'artillerie. Son lieutenant étant blessé, a pris le commandement de la tranchée, et a continué à faire preuve d'une rare énergie en forçant la volonté des hommes dans son secteur.

Sergent **COEDIN**, 315<sup>e</sup> d'infanterie : s'est distingué tout particulièrement à l'attaque d'un village, le 30 octobre, en entraînant ses hommes à l'assaut et en faisant 10 prisonniers. A contribué à la conservation de la position, en maintenant sa ligne à force d'entrain et d'énergie, et en s'exposant avec témérité pour encourager ses hommes. A fait preuve d'un grand courage, se proposant toujours le premier pour partir en patrouille vers les lignes ennemies pendant trois jours et trois nuits.

Sergent **MALEPERT**, 315<sup>e</sup> d'infanterie : a fait preuve d'énergie et d'abnégation à l'attaque d'un village, le 30 octobre, entraînant ses hommes par son exemple à courte distance de l'ennemi. A été tué pendant cet assaut.

Sergent **MELOTTE**, 315<sup>e</sup> d'infanterie : a fait preuve d'énergie et d'abnégation à l'attaque d'un village, le 30 octobre, entraînant ses hommes par son exemple à courte distance des mitrailleuses ennemies. A été grièvement blessé pendant cet assaut.

Sergent **CHALIGNE**, 117<sup>e</sup> d'infanterie : sous les ordres d'un sous-officier qui recevait comme mission de maintenir coûte que coûte l'ennemi placé dans un petit bois d'où l'on craignait une contre-attaque, est arrivé à environ 100 mètres du bois occupé par l'ennemi, s'y est maintenu pendant deux jours et deux nuits dans l'emplacement initial indiqué, malgré un feu violent d'artillerie et de mousqueterie.

Caporal **ROGER**, section de mitrailleuses, 317<sup>e</sup> d'infanterie : le 2 novembre, ayant eu son chef de pièce tué et tous les servants blessés à ses côtés, a continué à exercer ses fonctions de tireur.

Caporal **BOSSE**, 117<sup>e</sup> d'infanterie : sous les ordres d'un sous-officier qui recevait comme mission de maintenir coûte que coûte l'ennemi placé dans un petit bois, d'où l'on craignait une contre-attaque, est arrivé à environ 100 mètres du bois occupé par l'ennemi, s'y est maintenu deux jours et deux nuits dans l'emplacement initial indiqué, malgré un feu violent d'artillerie et de mousqueterie.

Soldat **THEBAUDIN**, section de mitrailleuses du 317<sup>e</sup> d'infanterie : grande énergie au cours des différents engagements de la section de mitrailleuses, en particulier lors de la défense d'un village, dans la nuit du 30 au 31 octobre. A assuré le ravitaillement en munitions de la section d'une façon continue. A rapporté un blessé sur ses épaules, malgré les projectiles qui tombaient de tous côtés.

Soldat **MONGENARD**, 117<sup>e</sup> d'infanterie : sous les ordres d'un sous-officier, qui recevait comme mission de maintenir coûte que coûte l'ennemi placé dans un petit bois, d'où l'on craignait une contre-attaque, est arrivé à environ 100 mètres du bois occupé par l'ennemi, s'y est maintenu deux jours et deux nuits dans l'emplacement initial indiqué, malgré un feu violent d'artillerie et de mousqueterie.

Soldat **DUCHAUD**, 117<sup>e</sup> d'infanterie : sous les ordres d'un sous-officier, qui recevait comme mission de maintenir coûte que coûte l'ennemi placé dans un petit bois, d'où l'on craignait une contre-attaque, est arrivé à environ 100 mètres du bois occupé par

l'ennemi, s'y est maintenu deux jours et deux nuits dans l'emplacement initial indiqué, malgré un feu violent d'artillerie et de mousqueterie.

5<sup>e</sup> Corps d'Armée.

Sous-lieutenant **COUTANT**, 8<sup>e</sup> hussards : le 2 septembre, au cours d'une reconnaissance, a attaqué avec la plus grande vigueur une patrouille de cavalerie ennemie, et chargé des cavaliers à pied; a eu son cheval tué sous lui, et a été lui-même blessé à la jambe d'un coup de feu.

Sous-lieutenant **VERDIER**, 8<sup>e</sup> hussards : le 12 octobre, a été grièvement blessé d'un coup de feu à l'épaule dans une reconnaissance qu'il dirigeait, en se portant très courageusement seul en avant, pour reconnaître les tranchées ennemies.

Cavaliers **BARTOLI** et **POITREY**, 8<sup>e</sup> hussards : ont, au cours d'une reconnaissance effectuée le 27 septembre, mis pied à terre, et permis au sous-officier qui la commandait, et dont le cheval venait d'être tué, d'échapper aux uhlans qui le menaçaient en maintenant ceux-ci à distance à coups de carabine.

Chef d'escadron **LATOURE**, 3<sup>e</sup> d'artillerie lourde : a donné des preuves d'énergie, de sang-froid et de valeur professionnelle peu communes pendant les combats livrés du 27 août au 4 septembre par la 11<sup>e</sup> division. A continué à se distinguer pendant les journées des 6, 7 et 8 septembre, maintenant son groupe en position sous un feu violent d'artillerie de gros calibre et a été tué le 9 septembre à son poste de commandement.

6<sup>e</sup> Corps d'Armée.

Colonel **DURAND DE MAREUIL**, 4<sup>e</sup> dragons : belle conduite au feu. Blessé à la tête de son régiment le 24 août. Evacué, est retourné au front à peine guéri.

7<sup>e</sup> Corps d'Armée.

Capitaine **VINCENS**, 152<sup>e</sup> d'infanterie : a fait preuve d'une grande bravoure et d'une ténacité remarquables en maintes circonstances. Le 21 septembre, a pris le commandement de son bataillon, dont le chef venait d'être tué, et a enlevé une position. S'y est maintenu les trois jours suivants avec une indomptable énergie, sous un bombardement ininterrompu.

Capitaine **PIEBOURG**, 133<sup>e</sup> d'infanterie : très belle conduite; a été blessé deux fois.

Adjudant-chef **HURTAULT**, 152<sup>e</sup> d'infanterie : fait preuve de brillantes qualités d'énergie, d'entrain et de courage; a brillamment entraîné sa section à l'assaut, le 20 septembre, et l'a maintenue sur la position conquise.

Adjudant chef **GRELLOT**, 171<sup>e</sup> d'infanterie : arrivé le premier à la tranchée allemande, le 1<sup>er</sup> octobre, s'est encore distingué au cours de l'affaire du 2, et s'est maintenu dans la tranchée conquise, ne cessant d'exalter le courage de ses hommes.

Sergent réserviste **CHATELAIN**, 172<sup>e</sup> d'infanterie : blessé sérieusement, alors qu'il était en reconnaissance, a rempli sa mission, sous une vive fusillade, en se faisant soutenir par deux soldats.

Sergent réserviste **MAGNIEN**, 171<sup>e</sup> d'infanterie : a la suite d'un assaut infructueux, a rassemblé ses hommes sous le feu en se plaçant au : « Garde à vous », face à l'ennemi, et en commandant : « Sur moi, alignement ! ». Est allé, après le combat, chercher des blessés jusque sous les tranchées ennemies.

Chef de bataillon **MAIRE**, 171<sup>e</sup> d'infanterie : grièvement blessé en entraînant son bataillon à l'assaut des tranchées ennemies.

## CITATIONS

(Suite.)

Capitaines **CAZAUX** et **NICOLAS**, sous-lieutenant de **RIVOIRE**, adjudants **CHA-PUIS**, **THOMAS**, **JAMES**; sergent **BOULIER**, du 171<sup>e</sup> d'infanterie; capitaine **BONDIVENNE**; sous-lieutenant **MASSE**; adjudant-chef **PAULIN**; adjudant **TISSE-RANT**; sergent **DOUMAUX**, du 172<sup>e</sup> d'infanterie; frappés en entraînant bravement leur troupe à l'assaut.

Sous-lieutenant **PLAGNOL**, 171<sup>e</sup> d'infanterie : a fait preuve d'entrain et de bravoure. A atteint les tranchées ennemies avec une poignée d'hommes. En a chassé l'ennemi en tuant deux Allemands à coups de revolver.

Lieutenants **DE BEAUSIRE DE SEYSEL** et **PIERS N**, 172<sup>e</sup> d'infanterie; Adjudant **RICHARD**, 171<sup>e</sup> d'infanterie; 50 lat **TRAVERSIER**, 172<sup>e</sup> d'infanterie; belle conduite au feu.

8<sup>e</sup> Corps d'Armée.

Colonel **FRONTIL**, 13<sup>e</sup> d'infanterie : héroïque conduite à l'attaque d'une position le 26 septembre. A enlevé le 28 une redoute, et s'y est maintenu les jours suivants, malgré des forces allemandes très supérieures. Fait tous les jours preuve d'un sang-froid, d'une ténacité et d'une énergie remarquables.

Capitaine **RICHARD**, 10<sup>e</sup> d'infanterie : s'est distingué par son entrain, son énergie et sa bravoure, le 29 septembre, en s'emparant par un coup de main, à la tête d'un peloton, d'un point d'appui d'où l'ennemi prenait nos troupes d'enfilade, puis dans la nuit du 9 au 10 octobre et le 11 octobre en défendant une redoute.

Capitaine **COLOMBIER**, 13<sup>e</sup> d'infanterie : comme lieutenant commandant une section de mitrailleuses, le 14 août, s'est mis lui-même à la place du tireur d'une pièce sous le feu de l'ennemi, et le 21 août est resté le dernier pour assurer le repli de sa brigade. S'est distingué à nouveau le 11 octobre pendant le combat d'une redoute par sa bravoure, son énergie et son sang-froid.

Adjudant **MORO**, 13<sup>e</sup> d'infanterie : fait constamment preuve d'un grand courage et d'une rare énergie. Au combat du 1<sup>er</sup> octobre, est arrivé le premier sur la ligne ennemie.

Chef de bataillon **MEAU**, 29<sup>e</sup> d'infanterie : mortellement blessé en entraînant son bataillon à l'assaut des tranchées ennemies.

Capitaine **QUEPROT**, 22<sup>e</sup> d'infanterie; capitaine **BRUNET-LACOMTE**, 29<sup>e</sup> d'infanterie; adjudant **DAUER**, 22<sup>e</sup> d'infanterie, sergent-major **CHAUVEAU**, 22<sup>e</sup> d'infanterie : frappés mortellement en entraînant bravement leur troupe à l'assaut.

Lieutenant **MAINI**, 37<sup>e</sup> d'artillerie : est resté pendant dix jours avec une pièce d'artillerie à 600 mètres des avant-postes ennemis dans un village bombardé. A accompli avec une grande bravoure une reconnaissance périlleuse sous le feu ennemi. Au cours de la reconnaissance, a pris le commandement d'une compagnie d'infanterie sans officier et l'a maintenue sur ses positions sous un violent bombardement.

Sous-lieutenant **DUCASSE**, 29<sup>e</sup> d'infanterie : blessé mortellement le 1<sup>er</sup> octobre, au milieu de sa section, en défendant courageusement un bois.

Sergents **PERONIAT** et **GESCHWIND**, 10<sup>e</sup> d'infanterie : frappés au cours d'une reconnaissance.

Soldat **GENELOT**, 10<sup>e</sup> d'infanterie : très grièvement blessé au cours d'une patrouille, a montré une grande énergie, en ne voulant pas que d'autres camarades s'exposent pour le ramasser.

Adjudant **TURCK**, 56<sup>e</sup> d'infanterie, clairon-major en retraite : alsacien âgé de cinquante et un ans, engagé pour la durée de la guerre, a fait sortir sa section des abris, le 9 octobre, en sonnant lui-même la charge, l'a amené de 1,100 mètres à 200 mètres des tranchées allemandes, l'a commandé debout pendant toute la durée du combat et ne s'est couché que mortellement atteint par les balles ennemies.

Sous-lieutenant **BERTRAND**, 1<sup>er</sup> d'artillerie : a fait preuve d'une très grande hardiesse en exécutant sous le feu des tranchées ennemies, une reconnaissance qui l'a amené à quelques mètres de ce tranchées. A été tué au cours de cette reconnaissance.

Chef de bataillon **CHAUVIN**, 13<sup>e</sup> d'infanterie; capitaine **LECOQ**, 15<sup>e</sup> d'infanterie; sergent **DIOT**, 29<sup>e</sup> d'infanterie; sergent **BUGNET**, 22<sup>e</sup> d'infanterie; caporal **DIVI-VIER**, 13<sup>e</sup> d'infanterie; soldat **GOUJON**, 29<sup>e</sup> d'infanterie; belle conduite au feu.

9<sup>e</sup> Corps d'Armée.

Capitaine de réserve **BUGAT-PUJOL**, 68<sup>e</sup> d'infanterie : a fait preuve d'une grande vigueur en repoussant une attaque de nuit dirigée sur ses tranchées. Ayant eu, au cours du combat le bras brisé par une balle a néanmoins continué d'exercer son commandement et a reçu, de ce fait, une nouvelle blessure un moment après.

Sous-lieutenant **DUFOUR**, 68<sup>e</sup> d'infanterie : a montré le plus grand courage dans le commandement de son peloton pendant les journées des 30, 31 octobre et 1<sup>er</sup> novembre. A été blessé et a néanmoins conservé son commandement.

Caporal **GUIN E**, 77<sup>e</sup> d'infanterie : allant chercher un renseignement avec une patrouille de trois hommes, a eu ses trois hommes tués ou blessés. A poursuivi seul sa mission et a rapporté le renseignement.

Chef de bataillon **POIER**, 32<sup>e</sup> d'infanterie : a fait preuve d'un courage, d'un sang-froid, d'une décision remarquable, à l'attaque d'un village dont il a occupé la moitié, et s'y est maintenu malgré des pertes très élevées sous un bombardement formidable de grosse artillerie refoulant toutes les contre-attaques de l'ennemi.

Lieutenant **SAILLARD**, 7<sup>e</sup> hussards : à un moment critique du combat, a fait mettre pied à terre à son peloton, et avec un entrain et un courage magnifiques, lui a fait traverser les lignes d'infanterie, entraînant et précédant même celles-ci et permettant ainsi d'occuper le village attaqué. Tué glorieusement dans cette attaque.

Lieutenant **DE KERAUTEM**, 7<sup>e</sup> hussards : à un moment critique du combat, a fait mettre pied à terre à son peloton, et avec un entrain et un courage magnifiques, lui a fait traverser les lignes d'infanterie, entraînant et précédant même celles-ci et permettant ainsi d'occuper le village attaqué. Blessé dans cette attaque.

Adjudant-chef **METAYER**, 68<sup>e</sup> d'infanterie : s'est vaillamment conduit aux combats des 24, 25 et 26 octobre, a été blessé à la tête de sa section en entraînant à l'assaut des tranchées allemandes, n'a pas voulu abandonner ses hommes et a refusé d'être évacué, malgré sa blessure, pour rester dans le rang.

Maréchal des logis **PESLEAU**, 49<sup>e</sup> d'artillerie : grièvement blessé, a continué à remplir ses fonctions de chef de pièce jusqu'au moment où la batterie a quitté la position.

Brigadier **COUPE**, 49<sup>e</sup> d'artillerie : grièvement blessé au combat, a continué à remplir ses fonctions de brigadier de tir sous un feu violent de l'artillerie ennemie, jusqu'au moment où la batterie a quitté sa position.

Cavalier **RICHARD**, 7<sup>e</sup> hussards : a montré à l'attaque d'une localité un courage remarquable, pénétrant le premier dans le village; s'est, de plus, porté la nuit en avant des tranchées pour retrouver le corps de son lieutenant tué en avant du village et l'a ramené sous une fusillade violente.

Brigadier **BANG ER**, 7<sup>e</sup> hussards : très belle conduite dans un combat à pied qui a permis l'enlèvement d'une localité. A réussi, par son attitude énergique, à faire trois prisonniers à l'ennemi.

3<sup>e</sup> BATAILLON DU 66<sup>e</sup> RÉG. D'INFANTERIE : pour la vigueur dont il a fait preuve le 7 novembre en contre-attaquant victorieusement des forces allemandes d'un effectif très supérieur.

10<sup>e</sup> Corps d'Armée.

Lieutenant de réserve **LE CORNEC**, 2<sup>e</sup> d'artillerie : comme agent de liaison auprès du colonel, s'est distingué à maintes reprises en portant des ordres à travers balles et obus. A été très grièvement blessé le 29 août.

Capitaine **BONITEAU**, 136<sup>e</sup> d'infanterie : a, pendant deux jours et deux nuits, maintenu son bataillon à son poste au contact immédiat de l'ennemi dans une situation des plus difficiles, sous des feux de front et de flanc; a résisté à toutes les attaques et est resté dé-

finitivement en possession du point qu'il était chargé de défendre.

Sergent **JOMINI**, 1<sup>er</sup> d'infanterie coloniale : disparu le 27 septembre 1914, a été retrouvé plusieurs jours après, non loin des tranchées allemandes, mort, ainsi que tous les hommes de son détachement, face à l'ennemi, baionnette en main. Autour du corps de chacun de nos soldats gisaient deux ou trois Allemands tués; autour du corps du sergent se trouvaient six cadavres.

11<sup>e</sup> Corps d'Armée.

Médecin principal **GALLAND**, 22<sup>e</sup> division : a fait preuve dans ses importantes fonctions d'un dévouement, d'une activité et d'une abnégation absolue. Constamment sur pied de jour comme de nuit, n'a cessé, en toutes circonstances, d'assurer le fonctionnement de son service. A trouvé la mort, le 9 novembre, en faisant une tournée des postes de secours.

Soldat **C IET**, 62<sup>e</sup> d'infanterie : s'est montré très brave au feu en toutes circonstances. Avait demandé à faire partie du groupe de volontaires pour les missions spéciales et difficiles. Dans la journée du 7 novembre, s'est offert spontanément pour faire une patrouille, n'ignorant pas le danger d'une mission aussi périlleuse. Découvert en cours de cheminement, n'a pas hésité à se porter en avant jusqu'à ce que deux balles l'aient atteint dans son courageux élan en le frappant mortellement.

Caporal **CARAU**, 19<sup>e</sup> d'infanterie : lors d'une attaque de nuit, blessé grièvement au bras droit, n'en a pas moins continué à sonner la charge, monté sur le parapet de sa tranchée.

Canonier **ROJSSEAU**, 28<sup>e</sup> d'artillerie : grièvement blessé par un obus qui avait volé près de lui, tuant deux de ses camarades et en blessant un autre, a demandé au maréchal des logis avec lequel il se trouvait : « Etes-vous blessé ? », et sur la réponse négative de ce dernier, a ajouté : « Moi, j'ai mon compte, mais c'est pour la France ».

12<sup>e</sup> Corps d'Armée.

Capitaine **VALLIEND**, 108<sup>e</sup> d'infanterie : le 30 octobre, a par deux fois, entraîné avec son habituelle bravoure, son bataillon à l'attaque d'un village, sous un feu violent de mousqueterie, d'artillerie et de mitrailleuses, et a pénétré dans ce village à la tête de sa troupe, qui a pris à l'ennemi deux canons, une mitrailleuse et plusieurs prisonniers. Grièvement blessé le 2 novembre pendant le bombardement du village, a succombé le 4 à ses blessures.

Capitaine **VIARIS**, 34<sup>e</sup> d'artillerie : chargé d'appuyer avec son groupe l'attaque d'infanterie faite le 30 octobre sur un village, a rempli sa mission avec autant d'intelligence que de vigueur, et a ainsi grandement contribué, n'hésitant pas à s'approcher des lignes de tranchées allemandes, à l'enlèvement de la position.

Capitaine de réserve **PARSAL**, 250<sup>e</sup> d'infanterie : n'a cessé depuis qu'il est à la tête d'un bataillon, de faire preuve de réelles qualités de chef. S'est particulièrement distingué les 29 et 30 octobre en entraînant vigoureusement son bataillon à l'attaque des tranchées et a beaucoup contribué à l'occupation d'un village par son énergie et son intelligente initiative, à repousser les contre-attaques ennemies.

Sous-lieutenant de réserve **QUINCHER**, 34<sup>e</sup> d'artillerie : a montré une remarquable énergie en se rendant cinq fois dans un village, pendant le bombardement du 2 novembre, pour rétablir la communication téléphonique entre sa batterie et ce village. N'a renoncé à persévérer dans ses efforts que sur l'ordre de son capitaine.

Sous-lieutenant de réserve **VILLEMAUD**, 21<sup>e</sup> d'artillerie : employé comme observateur avancé, a fait preuve maintes fois du plus grand sang-froid, notamment le 28 octobre, où il continua sa mission après avoir fait évacuer par tout le personnel son poste pris sous le feu de l'artillerie ennemie.

Sergent réserviste **MASSE**, 25<sup>e</sup> d'infanterie : le 31 octobre à l'attaque d'un village, sous un feu violent, a porté rapidement sa section à la position qui lui était assignée. Blessé, a conservé le commandement de son unité.



Soldat réserviste **COCU**, 250<sup>e</sup> d'infanterie : sous une pluie de mitraille, a emporté en arrière de la ligne de feu son commandant de compagnie qui venait d'être blessé de plusieurs balles. A été blessé lui-même ultérieurement.

Soldat réserviste **TESSIER**, 307<sup>e</sup> d'infanterie : le 3 novembre, malgré le bombardement très violent dont un village était l'objet, a fait preuve du plus grand courage, en portant plusieurs heures, les ordres de son chef de bataillon aux endroits les plus périlleux.

Soldat réserviste **BARFILLE**, brancardier au 263<sup>e</sup> d'infanterie : apprenant qu'un officier de son régiment venait d'être blessé, n'hésite pas à se rendre, sous un feu intense, auprès de cet officier pour le relever. Seul épargné par l'obus qui tue ou blesse l'officier et les trois autres brancardiers, ramène en arrière un des blessés qui peut encore marcher, et revient immédiatement sur le terrain avec trois autres brancardiers pour relever les autres.

Soldat réserviste **FRUGIER**, brancardier au 263<sup>e</sup> d'infanterie : apprenant qu'un officier de son régiment venait d'être blessé dans une tranchée, n'hésita pas à se rendre, sous un feu intense, avec trois camarades, auprès de cet officier pour le relever et trouva la mort en accomplissant son devoir.

Soldats réservistes **LA MOULINE** et **BION**, brancardiers au 263<sup>e</sup> d'infanterie : apprenant qu'un officier de leur régiment venait d'être blessé dans une tranchée, n'hésitèrent pas à se rendre, sous un feu intense, auprès de cet officier et furent très grièvement blessés en accomplissant leur devoir.

Sergent **PERROCHEAU**, 263<sup>e</sup> d'infanterie : a conduit une patrouille du groupe franc jusqu'à une première tranchée allemande, en a chassé un petit poste qui l'occupait et est resté au contact de l'ennemi pendant plusieurs heures. A fait subir à l'ennemi des pertes importantes par son feu.

### 13<sup>e</sup> Corps d'Armée.

Maréchal des logis **JAMES**, 14<sup>e</sup> dragons : belle conduite au feu.

### 14<sup>e</sup> Corps d'Armée.

Colonel **RABIER**, commandant la 55<sup>e</sup> brigade d'infanterie : a dirigé avec la plus grande énergie le 24 septembre, l'attaque d'une position. Est mort glorieusement à la tête de sa brigade.

Lieutenant-colonel **ARBEY**, 99<sup>e</sup> d'infanterie : a toujours fait preuve d'un courage au-dessus de tout éloge en conduisant son régiment au feu. Le 25 septembre est tombé glorieusement à la tête de son régiment en le menant à l'assaut.

Capitaine **DEVENNE**, 14<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : a vaillamment conduit au feu, les 1<sup>er</sup> et 2 novembre une compagnie à laquelle il a donné, en toutes circonstances, les plus beaux exemples d'énergie et de dévouement. Après avoir repris les tranchées occupées par l'ennemi, a vigoureusement repoussé, à la baïonnette, une importante contre-attaque allemande malgré la mort de trois de ses chefs de section. A fait éprouver à l'ennemi des pertes très sérieuses.

Lieutenant **DUBOIS**, 30<sup>e</sup> d'infanterie : a fait preuve, dans la nuit du 30 au 31 octobre, de la plus grande énergie et du plus grand sang-froid ; a su maintenir ses hommes dans leurs tranchées, malgré une attaque débordante, et repousser avec sa seule compagnie des forces très supérieures. S'était déjà signalé par sa belle conduite.

Lieutenant de réserve **HUGON**, 4<sup>e</sup> génie : s'est signalé d'une façon toute particulière dans le combat du 31 octobre, au cours duquel il fut chargé de faire sauter des maisons occupées par l'ennemi.

Sous-lieutenant **MIZOULE**, 14<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : le 1<sup>er</sup> novembre, a vaillamment conduit son peloton à la baïonnette, et a repoussé brillamment une contre-attaque. A été blessé (les deux jambes traversées par une balle) et a refusé d'interrompre son service, prenant part à toutes les marches et opérations.

Adjudant-chef **JOUELA**, adjudants **LONG** et **PELOUX**, 14<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : sont tombés glorieusement à la tête de leur section qu'ils entraînaient à l'attaque des tranchées ennemies, le 1<sup>er</sup> novembre.

Adjudant **BARDIN** et soldat **PETEZ**, 30<sup>e</sup> d'infanterie : le 3 novembre, sont allés reconnaître une tranchée allemande occupée la veille par les Allemands, en ont trouvé trois non blessés, les ont mis en joue et les ont fait prisonniers.

Sergent **ROUX**, 75<sup>e</sup> d'infanterie : blessé à la tête de sa section, pendant une violente attaque de l'infanterie ennemie, le 31 octobre, a tenu à conserver son commandement et a fait preuve de la plus grande énergie.

Sergent **ROCHETTE**, 75<sup>e</sup> d'infanterie : a, depuis son arrivée sur la ligne, montré le plus bel esprit militaire, le plus grand sang-froid et le plus tranquille courage. A été tué alors qu'il observait sur un arbre les mouvements de l'ennemi.

Caporal **GUION**, 75<sup>e</sup> d'infanterie : s'est fait remarquer par son attitude courageuse et son mépris du danger, en allant sous le feu le plus violent, chercher deux camarades blessés, qu'il a ramenés dans nos lignes.

Caporal **ISERABLE**, 53<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : est resté avec son escouade dans une position très dangereuse, malgré un feu violent de l'ennemi. A été mortellement blessé.

Caporal **BARON**, 55<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : sentinelle avancée, a réussi, par son sang-froid et son tir excellent, à détruire un poste d'écoute allemand.

Sapeurs-mineurs **MILLET** et **THÉVENON**, 4<sup>e</sup> génie : se sont offerts volontairement, le 1<sup>er</sup> novembre, pour aller, malgré une violente fusillade, placer une charge de mine contre une maison occupée par l'ennemi.

Adjudant-chef **GUBERT**, 52<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : par son calme et son sang-froid, a su maintenir sa section sous un feu d'artillerie des plus violents. A été grièvement blessé.

Chasseur **BAYE**, 52<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : a fait preuve de la plus grande audace dans l'attaque d'une maison fortifiée. Ayant eu le bras fracassé par un coup de feu tiré à bout portant, est revenu seul dans nos lignes en disant : « Ça m'est égal, j'en ai tué au moins quatre. »

Lieutenant **GAUBERT**, 5<sup>e</sup> d'artillerie lourde : belle conduite au feu.

Capitaine **MAZEU**, 6<sup>e</sup> d'artillerie : a réussi, le 30 octobre, lors de l'attaque d'un village, à mettre hors de cause trois mitrailleuses ennemies bien abritées qui empêchaient nos troupes de progresser, et s'est distingué le lendemain en intervenant avec beaucoup d'adresse contre une attaque ennemie.

Capitaine **MATHIS**, état-major de la 27<sup>e</sup> division : a montré depuis le début de la campagne une grande bravoure et un grand sang-froid, accomplissant toujours son devoir dans des circonstances souvent périlleuses. Le 31 octobre, renversé par le souffle d'un projectile, s'est relevé confusément et a continué sa mission. A été, un instant après, grièvement blessé au poste de commandement du général commandant la 53<sup>e</sup> brigade.

Lieutenant **QUILICHINI**, 52<sup>e</sup> d'infanterie : a montré, en différents combats, un grand ascendant sur ses hommes, repoussant les violentes attaques de l'ennemi et lui infligeant de grosses pertes. Blessé assez grièvement, a conservé pendant plusieurs heures le commandement de sa compagnie.

Sous-lieutenant **TERRIER**, 52<sup>e</sup> d'infanterie : a exercé avec une grande autorité le commandement de sa compagnie après la mort de son capitaine, s'est maintenu dans ses tranchées même après avoir été débordé, et a servi de point d'appui à une contre-attaque. A conservé son commandement malgré une blessure.

Sous-lieutenant **BLANC**, 52<sup>e</sup> d'infanterie : venu du 111<sup>e</sup> territorial au 52<sup>e</sup> d'infanterie comme volontaire, médaillé militaire, a conduit avec une extrême énergie sa section dans une contre-attaque sous le feu de mitrailleuses allemandes. A largement contribué au succès de la contre-attaque générale.

Sous-lieutenant **PORIANERY**, 52<sup>e</sup> d'infanterie : venu du 111<sup>e</sup> territorial comme volontaire, a été tué à la tête de ses hommes, alors qu'il venait de repousser une violente attaque de l'ennemi.

Sous-lieutenant **HUGUIER**, 52<sup>e</sup> d'infanterie : a montré une bravoure et un sang-froid admirables dans le commandement de sa section, dirigeant et rectifiant le tir de ses hommes. A été tué, le fusil à la main, à la défense d'une position.

Sous-lieutenant de réserve **TOUZET**, 52<sup>e</sup> d'infanterie : a montré la plus grande bravoure en différents combats, au cours desquels il a été blessé à la tête de sa section.

Sous-lieutenant de réserve **ROUX**, 52<sup>e</sup> d'infanterie : a été tué à la tête de ses hommes en les entraînant vigoureusement à l'attaque sous un feu des plus violents.

Sous-lieutenant **BOUNOT**, 52<sup>e</sup> d'infanterie : a montré un esprit de décision, une audace et un sang-froid remarquables. A été tué en défendant une ferme.

Adjudant-chef **LEMAIRE**, 52<sup>e</sup> d'infanterie : se trouvant dans une situation particulièrement dangereuse et difficile, en raison de la prise par l'ennemi d'une tranchée voisine de la sienne, a su maintenir ses hommes au feu, et a infligé à l'ennemi des pertes considérables, contribuant ainsi à la réoccupation de cette tranchée.

Adjudant **VERNET**, 52<sup>e</sup> d'infanterie : a été tué à la tête de sa section au moment où, volontairement arrêté à l'endroit le plus dangereux, il encourageait ses hommes et leur montrait le chemin à suivre.

Sergent-major **RISSON**, 52<sup>e</sup> d'infanterie : ses officiers ayant été tués ou blessés, a pris le commandement de la compagnie et a entraîné avec intrépidité un peloton dans une charge à la baïonnette : a réussi à repousser l'ennemi qui a subi de ce fait des pertes énormes à l'arme blanche.

Sergent **ESTOUBE**, 52<sup>e</sup> d'infanterie : venu du 111<sup>e</sup> territorial comme volontaire. A entraîné résolument sa demi-section à l'attaque d'une tranchée occupée par l'ennemi et a, par son élan, réussi à en chasser les occupants ; s'y est maintenu pendant toute l'action, bien que l'ennemi eût dessiné un mouvement débordant.

Caporal **TOURNAFOL**, 52<sup>e</sup> d'infanterie : agent de liaison auprès du chef de bataillon, a fait preuve d'initiative, de sang-froid et du plus grand courage, se chargeant toujours des missions les plus délicates. Au cours de la journée du 31 octobre, a porté à plusieurs reprises des renseignements, malgré le feu intense de l'artillerie et de l'infanterie ennemies. A été blessé de deux balles dans le combat du 3 novembre.

Caporal **BERLIER**, 52<sup>e</sup> d'infanterie : s'est fait remarquer par son calme et son sang-froid à l'attaque d'une tranchée occupée par l'ennemi. A été blessé grièvement en entraînant ses hommes.

Soldat **CHAMPOZAT**, 52<sup>e</sup> d'infanterie : le 2 octobre, est allé seul reconnaître, en rampant, une tranchée que l'on croyait occupée. N'ayant trouvé que des cadavres allemands, en a ramassé deux. Avait été antérieurement légèrement blessé au bras par un éclat d'obus ; est resté dans le rang. A eu son képi emporté par un éclat d'obus, et, quoique étourdi par la secousse, a rejoint son régiment après quelques heures de repos.

Soldats **DUCHAMP** et **GOYARD**, 52<sup>e</sup> d'infanterie : étant dans la tranchée, et voyant tous leurs camarades tués, ont résisté quand même et ont succombé au moment où l'ennemi entrait dans la tranchée.

Soldat **CHABRIER**, 52<sup>e</sup> d'infanterie : venu comme volontaire du 111<sup>e</sup> territorial. S'est fait remarquer par son courage à l'attaque d'une tranchée : a résolument marché en avant, en chassant les occupants. A été tué en se portant en avant et est tombé à 20 mètres d'une mitrailleuse allemande.

Soldat **FAVIER**, 52<sup>e</sup> d'infanterie : est resté une partie de la nuit embusqué sous une toiture, causant par son feu bien dirigé de grandes pertes à l'ennemi : a eu deux fusils brisés dans ses mains par les balles allemandes.

Brigadier **PERRIN**, 2<sup>e</sup> dragons : démonté par le feu de deux fantassins ennemis, les a abattus à coups de carabine, sauvant ainsi le corps d'un camarade tué à ses côtés. Obligé de se replier, est revenu avec deux cavaliers prendre le corps du camarade tué. N'a rien laissé aux mains de l'ennemi.

Sergent **CURET** et soldat **THERON**, 157<sup>e</sup> d'infanterie : belle conduite au feu.

### 15<sup>e</sup> Corps d'Armée.

Capitaine **SCHMITT**, 343<sup>e</sup> d'infanterie : très brillante attitude, en particulier le 25 septembre, où il a été blessé en entraînant sa compagnie à l'assaut.

Sous-lieutenant **BALDACCI**, 163<sup>e</sup> d'infanterie : à l'attaque d'un bois, s'est lancé à l'assaut le premier de son bataillon, entraînant toute sa compagnie. Est tombé mortellement frappé, n'étant plus qu'à 50 mètres de l'ennemi.

Sous-lieutenant de réserve **TERRASSE**, 163<sup>e</sup> d'infanterie : très brillante attitude devant un bois. A été tué en se portant en avant pour relever un blessé qui venait de tomber devant lui.

### 18<sup>e</sup> Corps d'Armée.

Lieutenant **DE NOAILLES**, 15<sup>e</sup> dragons : a réussi, le 26 septembre, au cours d'une reconnaissance, à maintenir à distance, en combattant à pied, avec ses cavaliers, les fantassins allemands, et à ramener au bout d'une heure d'attente sous le feu, un camarade grièvement blessé.

Lieutenant **FOURETIER**, 15<sup>e</sup> dragons : a fait preuve le 2 octobre, du plus grand courage et d'un sang-froid remarquables. A coopéré avec sa section de mitrailleuses à la défense d'un village, et réussi à faire emporter à bras, le matériel de sa section, sous le feu, tous les chevaux ayant été tués ou blessés.

### 20<sup>e</sup> Corps d'Armée.

Lieutenant-colonel **PETITJEAN DE MARCILLY**, 69<sup>e</sup> d'infanterie : ayant reçu l'ordre de pousser coûte que coûte une colonne d'attaque sur un village, a été blessé mortellement en s'efforçant de faire progresser la colonne arrêtée par le feu violent d'un ennemi fortement retranché à 100 mètres.

6<sup>e</sup> COMPAGNIE DU 69<sup>e</sup> RÉG. D'INFANTERIE : s'est élancée à la baïonnette sur des tranchées allemandes distantes de 150 mètres et protégées par de nombreux fils de fer, afin d'attirer sur elle le feu de l'ennemi (infanterie et mitrailleuses), et permettre ainsi à une colonne voisine de pousser jusqu'au village où on pouvait espérer trouver encore quelques-uns des nôtres enfermés.

Capitaine **BLIN**, 79<sup>e</sup> d'infanterie : s'est élancé à la tête du gros de sa compagnie, désigné pour former la tête d'une colonne d'assaut dirigée sur un village fortifié. Blessé une première fois à la face, n'en a pas moins conservé son commandement jusqu'à ce qu'il soit frappé mortellement en arrivant sur la barricade ennemie.

Sergent fourrier **HENRY**, 69<sup>e</sup> d'infanterie : s'est signalé depuis le début de la campagne, par sa bravoure et son mépris du danger. A été tué au moment où, sous un feu des plus violents, il essayait de rejoindre sa compagnie qui avait, par surprise, traversé les lignes allemandes.

Sergent **DOULON**, 69<sup>e</sup> d'infanterie : s'est élancé sous le feu des mitrailleuses, au secours de son chef de section blessé et, après l'avoir placé à l'abri dans une tranchée latérale, a été reprendre sa place de serre-file en arrière de sa section.

Sergent **BIGUEUR**, 69<sup>e</sup> d'infanterie : a fait preuve de la plus grande bravoure en se portant résolument en avant, sous un feu violent, servant ainsi de bel exemple à sa section à la tête de laquelle il a été blessé.

Sergent **DE BOUSSIGNAC**, 69<sup>e</sup> d'infanterie : au cours d'une charge à la baïonnette, a entraîné sa section avec la plus grande bravoure ; a été tué en arrivant le premier sur les fils de fer précédant la tranchée.

Sergent réserviste **BURGUINE** et caporal réserviste **MASSON**, 79<sup>e</sup> d'infanterie : ont, avec le plus grand courage, pénétré les premiers dans une tranchée allemande tenue par l'ennemi ; sont morts au champ d'honneur.

Soldats **LINARD**, **LOSPIER**, **LEBLANC**, **BARTHEL**, **TAUPIN**, **REGNIER**, **DROUAN**, **PINEAU**, 69<sup>e</sup> d'infanterie : enfermés dans un village, où ils avaient réussi à pénétrer au cours d'un premier assaut, ont tenté de se frayer un passage à travers les lignes allemandes, et, grâce à leur sang-froid et à leur courage, ont réussi à rejoindre leur régiment.

Soldat **LHERITIER**, 69<sup>e</sup> d'infanterie : à la suite d'une charge à la baïonnette, est resté pendant une journée à très faible distance des tranchées ennemies. A ramené, le soir, sur son dos un de ses camarades blessé à ses côtés, malgré un feu violent.

Soldat **RIVIERE**, 69<sup>e</sup> d'infanterie : au cours d'une charge à la baïonnette, est arrivé le

premier de sa section à proximité d'une tranchée ennemie en criant : « Haut les mains, vous êtes prisonniers. » A été tué aussitôt.

Adjudant de réserve **ORTOLI**, 69<sup>e</sup> d'infanterie : s'est élancé à la tête de sa section, à la baïonnette, sur des tranchées allemandes fortement occupées et est tombé à bout de souffle à proximité de leurs défenses accessibles. Sa section étant réduite à quatre hommes, a rejoint nos tranchées à la nuit et, légèrement blessé, a repris son service aussitôt pansé.

Caporal **CROMER**, 2<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : a montré, en maintes circonstances, le plus grand courage et le plus absolu mépris du danger. En particulier, s'est faufilé le 21 octobre jusqu'aux tranchées allemandes, et a fait prisonnier un sous-officier détaché à un poste avancé.

Lieutenant-colonel **DUCHENE**, 368<sup>e</sup> d'infanterie : blessé mortellement d'une balle dans la tête, le 21 septembre, a fait preuve d'abnégation et du plus grand courage, ne cessant d'encourager ses hommes à tenir ferme sur leurs positions.

Sergent-major **MAZELIN** et sergent **GAFORY**, 367<sup>e</sup> d'infanterie : belle conduite au feu.

## LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de chevalier :

Chef de bataillon **CARRON**, 8<sup>e</sup> tirailleurs indigènes : depuis le commencement de la campagne, a donné de nombreuses preuves d'intelligente activité. Épuisé de fatigue, n'a pas cessé cependant de diriger son bataillon et de le conduire victorieusement au feu.

Capitaine **CHEVRIER**, 4<sup>e</sup> zouaves : s'est particulièrement distingué pendant les journées des 9, 10 et 11 novembre où il a, avec les seules ressources de sa compagnie, arrêté les attaques de l'ennemi, conduit des contre-attaques successives jusqu'à usure complète de son effectif. Se trouvant finalement avec six hommes restés valides et chargeant encore au milieu des troupes venues à son secours.

Capitaine **LABROUSSE**, 1<sup>er</sup> zouaves : chargé du commandement de deux sections de mitrailleuses, le 12 novembre, a contribué à repousser de nombreuses attaques ennemies, malgré le bombardement intense auquel il était soumis et après avoir dû défendre ses pièces à la baïonnette.

Capitaine **FAUGERE**, 2<sup>e</sup> zouaves : s'est fait remarquer depuis le début de la campagne par son entrain et sa bravoure. A été blessé le 16 novembre, au moment où il enlevait sa compagnie à l'attaque.

Lieutenant **THURNINGER**, 3<sup>e</sup> bataillon d'infanterie légère d'Afrique : le 9 novembre, a entraîné sa troupe à l'assaut avec la plus grande énergie. A pénétré dans les retranchements ennemis. Au cours du corps à corps dans la tranchée allemande, a été blessé grièvement de deux coups de baïonnette.

Lieutenant **DELON**, 5<sup>e</sup> bataillon d'infanterie légère d'Afrique : a fait preuve de la plus grande ardeur et d'un entrain remarquable pour conduire sa troupe à l'assaut des retranchements ennemis, le 9 novembre. Blessé de deux balles au ventre, a refusé avec le plus grand sang-froid le secours de ses chasseurs, pour qu'ils ne soient pas frappés par les balles ennemies, et leur a prescrit de revenir dans la nuit.

Sous-lieutenant **CADIOU**, 2<sup>e</sup> zouaves : le 16 novembre, a été blessé au cours d'une mission qu'il a néanmoins remplie.

Sous-lieutenant **RICARD**, 8<sup>e</sup> tirailleurs indigènes : a fait preuve dans toutes les circonstances des plus belles qualités militaires. A été blessé le 13 novembre.

Sous-lieutenant **BONNEFOY**, 4<sup>e</sup> zouaves : au cours des affaires des 8 et 11 novembre, a fait preuve des plus brillantes qualités militaires. A été blessé d'une balle au front en enlevant sa section dans une contre-attaque à la baïonnette. N'a quitté le combat, malgré la gravité de sa blessure, que lorsque la période critique a été passée.

Capitaine **DE TARLE**, 2<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : a donné les preuves du plus grand courage et de la plus belle énergie, en main-

tenant son groupe devant des forces supérieures, qu'il n'a pas hésité à contre-attaquer.

Lieutenant **BASSE**, 18<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : blessé au bras et au côté en entraînant son peloton à l'attaque d'un village est revenu à peine guéri et n'a cessé de donner les plus belles preuves de courage et d'énergie.

Lieutenant **RIBART**, 142<sup>e</sup> d'infanterie : a entraîné sa compagnie dans une contre-attaque à la baïonnette (combat du 9 novembre), et a réoccupé une tranchée abandonnée. Blessé à la tête.

Lieutenant **PETIN**, groupe cycliste de la 7<sup>e</sup> D. C. : au combat du 22 octobre, a entraîné son peloton dans une contre-attaque à la baïonnette, et a réoccupé un point d'appui abandonné. Blessé.

Sous-lieutenant **MASSELON**, 142<sup>e</sup> d'infanterie : commande avec une autorité remarquable sa compagnie. Blessé grièvement pour la deuxième fois en maintenant sa compagnie sous un violent bombardement.

Capitaine **MARICOURT**, 79<sup>e</sup> territorial d'infanterie : entraînant en avant sa compagnie au combat du 27 octobre, a été blessé grièvement d'une balle à la jambe.

Lieutenant **LION**, 79<sup>e</sup> territorial d'infanterie : a été blessé grièvement aux deux jambes et au corps en portant en avant, sous un feu violent, sa section au combat du 22 octobre.

Lieutenant **SCHILTZ**, 79<sup>e</sup> territorial d'infanterie : blessé grièvement, cuisse broyée, en entraînant sa section, sous un feu violent, au combat du 22 octobre.

Lieutenant **ANASTASE**, 73<sup>e</sup> territorial d'infanterie : blessé grièvement le 11 novembre en commandant sa section de mitrailleuses et en couvrant, au péril de sa vie, la retraite d'un bataillon du régiment.

Lieutenant **BERTHELOT**, 74<sup>e</sup> territorial d'infanterie : conduisant sa compagnie à l'attaque, a fait preuve de la plus grande bravoure. A reçu trois blessures à la tête de ses troupes, le 10 novembre.

Capitaine **LE GOAZIOU**, 73<sup>e</sup> territorial d'infanterie : blessé à la tête de sa compagnie, dans la tranchée, le 10 novembre, a conservé, malgré cela, le commandement et a repoussé l'attaque ennemie.

Sous-lieutenant **BAILLET**, 80<sup>e</sup> territorial d'infanterie : blessé dans le combat du 10 novembre, n'a cessé de donner à sa troupe l'exemple de l'énergie et du courage, et a pu ainsi maintenir tout son monde en ligne.

Sous-lieutenant **PERRET**, 80<sup>e</sup> territorial d'infanterie : a fait preuve d'une magnifique énergie et de plus belles qualités militaires pendant les journées des 10 et 11 novembre, et n'a été ramené en arrière que grièvement blessé.

Capitaine **DE BILLEHENST D'ARGENTON**, 80<sup>e</sup> territorial d'infanterie : depuis la prise de service aux tranchées, le 24 octobre, n'a cessé d'être sur la brèche. A fait preuve de la plus grande énergie, se donnant tout entier avec le plus beau courage et tout son dévouement pour maintenir le régiment au feu.

Lieutenant **DESMOULINS**, 80<sup>e</sup> territorial d'infanterie : a maintenu ses hommes devant l'ennemi avec le plus grand calme, donnant un superbe exemple de courage et de dévouement.

Chef de bataillon **CAZENAUD**, 76<sup>e</sup> territorial d'infanterie : n'a cessé de rendre, depuis le premier jour de la mobilisation, les meilleurs services, tant comme adjoint au chef de corps que comme chef de bataillon. Blessé le 10 novembre dernier, au moment où il remettait le commandement des tranchées de première ligne à un autre bataillon, refusant, non seulement d'être évacué, mais même de rester à l'ambulance. A regagné le régiment aussitôt sa blessure soignée.

Sous-lieutenant **COUILLEAU**, 25<sup>e</sup> dragons : grièvement blessé, a refusé l'aide des hommes de son peloton qui tentaient de le relever, les obligeant à se mettre à l'abri.

Capitaine **RICOUR**, 3<sup>e</sup> dragons : blessé d'une balle à la tête à un combat de nuit, n'a consenti à se faire panser qu'une fois le combat terminé.

Lieutenant **SILVE**, 7<sup>e</sup> dragons : blessé grièvement à la tête de son peloton, blessure entraînant la perte du bras droit.

Capitaine **DE LA MARCHE**, 2<sup>e</sup> dragons : grièvement blessé au combat du 2 novembre, après avoir conduit son escadron avec le plus grand sang-froid.



Sous-lieutenant **DEZAUNAY**, 22<sup>e</sup> dragons : grièvement blessé le 29 octobre en conduisant son peloton à l'attaque.

Lieutenant **DU BREIL PONTBRIAND DE MARZAN**, 3<sup>e</sup> cuirassiers : blessé grièvement au combat du 15 novembre, dans lequel il s'était particulièrement distingué.

Lieutenant **LEBERT DE BALORRE**, 12<sup>e</sup> cuirassiers : grièvement blessé, s'est porté au secours d'un peoton menacé par des forces supérieures, malgré le feu violent de l'ennemi.

Capitaine **D'HUMIÈRES**, 12<sup>e</sup> cuirassiers : grièvement blessé, a maintenu son escadron dans les tranchées malgré le repli momentané des éléments voisins.

Lieutenant **DE LANGLE DE CARY**, 24<sup>e</sup> dragons : blessé, le 2 novembre, a continué à exercer le commandement de sa troupe avec le plus grand sang-froid.

Capitaine **PÉREZ**, 22<sup>e</sup> dragons : après avoir fait preuve d'une activité inlassable et de la plus belle intrepidité depuis le début de la campagne, s'est maintenu pendant deux jours et deux nuits dans une maison déshabillée par les obus, pour assurer une liaison. Blessé par un éclat d'obus, n'a pas accusé sa blessure pour continuer à assurer son service.

Médecin aide-major **FRANCEZ**, 1<sup>er</sup> rég. de marche de chasseurs d'Afrique : bien que réformé, s'est engagé volontairement et s'est fait remarquer par sa bravoure et par son admirable dévouement pour les blessés qu'il a été chercher sur la ligne même du feu. Blessé par un éclat d'obus, a continué à prodiguer ses soins aux blessés jusqu'au jour où il a été évacué.

Capitaine **SELMER**, 3<sup>e</sup> bataillon de tirailleurs sénégalais : n'a cessé de faire preuve des plus belles qualités de courage et d'énergie depuis le début de la campagne.

## MÉDAILLE MILITAIRE

*Sont décorés de la médaille militaire :*

Sergent **VARON**, mitrailleur au 24<sup>e</sup> d'infanterie : blessé de trois balles, a assuré, avec le concours d'un seul homme blessé, le tir de ses mitrailleuses. Ne s'est retiré que tourné et sur le point d'être entouré, après avoir pris la précaution d'emporter la culasse de ses mitrailleuses.

Adjudant **ENE**, 6<sup>e</sup> d'infanterie : a été grièvement blessé le 26 octobre à un poste d'observation des tranchées A du subir l'amputation d'un bras.

Soldat **FORTAS**, 29<sup>e</sup> d'infanterie : engagé volontaire pour la durée de la guerre, à cinquante et un ans, a fait constamment preuve d'un rare dévouement, de la plus grande énergie et d'une extrême bravoure. A donné un bel exemple de courage en supportant sans se plaindre pendant plus de six heures, dans les tranchées, les souffrances causées par une ble sur le bras qui a nécessité depuis l'amputation du bras gauche.

Tirailleur **LEMMES**, 1<sup>er</sup> tirailleurs : faisant partie d'un groupe de six hommes, qui s'est accroché au terrain à moins de 100 mètres des tranchées allemandes, s'est distingué entre tous par sa vaillance et son énergie.

Tirailleur **A. OLLIVIER**, 1<sup>er</sup> tirailleurs : le 5 novembre, s'est porté en avant de la ligne pour relever son capitaine grièvement blessé. Blessé lui-même, a néanmoins traîné le corps de son chef jusque dans un bois où il le mit à l'abri. Est allé ensuite se faire panser et est revenu sur la ligne de feu.

Tirailleur **AGOUN**, brancardier au 3<sup>e</sup> tirailleurs : a fait, en première ligne, une vingtaine de pansements aux blessés de diverses compagnies. Resté seul avec un blessé, a chargé ce blessé sur ses épaules pour le transporter à un poste de secours voisin.

Cavalier **PAUANT**, 15<sup>e</sup> dragons : le 13 août, s'est distingué par son courage dans une charge menée par son peloton contre un parti de uhlans ennemis beaucoup plus nombreux et au cours de la charge a été renversé et blessé de 9 coups de lance.

Sergent réserviste **GARANGER**, 45<sup>e</sup> d'infanterie : commandé en pleine nuit, le 25 août, pour porter un ordre, a été arrêté sur la route par des coups de feu. Blessé d'une balle à la cuisse, et se trouvant isolé, a eu le courage, quoique sérieusement atteint, de con-

tinuer sa mission. A transmis l'ordre dont il était porteur et a rejoint le corps.

Caporal **SIMONET**, 7<sup>e</sup> génie : bien que blessé grièvement au pied par un éclat d'obus, a pris le commandement de la demi-section, dont le chef venait d'être blessé, et a maintenu tous ses hommes à leur poste avec un rare sang-froid et une grande énergie. N'a accepté d'être évacué qu'à la fin de la journée.

Marechal des logis **FRIXON**, 50<sup>e</sup> d'artillerie : a donné l'exemple du courage au feu en toutes occasions. Blessé le 1<sup>er</sup> novembre 1914 par des éclats d'obus de gros calibre, qui lui ont emporté la main droite, et fait deux blessures graves au bras gauche, n'a exprimé qu'un regret, celui de ne plus pouvoir combattre.

Soldat **LACHAUD**, au 3<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : brillante conduite pendant toute la campagne, et notamment aux combats du 5 et du 6 septembre, où il a été grièvement blessé en assurant bravement une liaison sous un feu très violent. Amputé.

Caporal réserviste **TIZEAU**, 268<sup>e</sup> d'infanterie : après avoir aidé à sauver son capitaine blessé, est revenu au feu immédiatement après, amenant un groupe de quatre-vingts hommes. Les a fait porter en avant à plusieurs reprises avec une énergie admirable. A ensuite exécuté à la nuit une patrouille, et rapporté des indications utiles.

Adjudant **BEAUMONT**, 271<sup>e</sup> d'infanterie : le 31 octobre, s'est courageusement lancé hors de la tranchée à la tête de sa section, qu'il a entraînée sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses. A reçu deux blessures, dont une grave à la poitrine.

Soldat **LOIRIT**, 3<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : grièvement blessé au bras le 26 septembre, est resté pendant quatre heures dans la tranchée, se servant de son bras valide pour tirer.

Soldat réserviste **MARZA**, 3<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : pour son entraînement et sa bravoure. A été grièvement blessé le 30 septembre.

Cavalier **M'HARE BEN EL HADJ KELFAH**, 4<sup>e</sup> spahis : blessé et fait prisonnier avec les autres blessés de l'ambulance où il était soigné, s'est évadé à la faveur de la nuit et a rejoint son corps deux jours après.

Second maître **LE DOUSSAL**, 3<sup>e</sup> groupe d'auto-canon : a fait preuve en maintes circonstances d'énergie et de courage, faisant avancer à courte portée de l'ennemi les auto-canon étant sous ses ordres, malgré un feu violent.

Sergent rengagé **FAVRAUD**, 307<sup>e</sup> d'infanterie : faisant partie du groupe franc du régiment, s'est, à diverses reprises, signalé dans des patrouilles ou reconnaissances périlleuses, exécutées de jour ou de nuit. S'est, en particulier, distingué le 30 octobre, où il a été grièvement blessé.

Caporal réserviste **ROUFFAUD**, 307<sup>e</sup> d'infanterie : son capitaine ayant été tué, son chef de section blessé et son sergent tué par un obus dans une tranchée de première ligne, a rallié les hommes, leur a donné l'exemple du calme et du sang-froid, et les a maintenus toute la journée à leur poste sous le feu violent de l'artillerie ennemie.

Sergent réserviste **FOURNIER**, 140<sup>e</sup> d'infanterie : blessé sérieusement d'une balle au genou, a continué, en cachant sa blessure, à entraîner sa section sous un feu violent, et est resté sans soins pendant plus de deux heures.

Chasseur **GAULIARD**, 62<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : s'est fait remarquer, depuis le début de la campagne, par son audace, son sang-froid, sa ponctualité à transmettre les ordres. Blessé grièvement au cours d'une mission, n'a voulu se laisser panser qu'après avoir porté les renseignements qu'il devait communiquer.

Sergent **VUCHER**, 4<sup>e</sup> zouaves : chef de section depuis le début de la campagne, s'est montré chef énergique, entreprenant, plein d'entrain. Brillante conduite dans des missions particulières. A été blessé grièvement au combat du 31 octobre en entraînant sa section.

Sergent-fourrier **GUEOJD**, 2<sup>e</sup> zouaves : chargé de porter un ordre, s'est acquitté de sa mission sous un feu violent d'infanterie et de mitrailleuses. Blessé pendant le trajet, a cependant rempli sa mission. A été blessé une seconde fois.

Adjudant **LARTIGUE**, pilote aviateur à l'escadrille B. L. S. : pilote hardi, expérimenté et sûr. A effectué de nombreuses reconnaissances en arrière, au-dessus des lignes ennemies, et sous leur feu.

Sergent **PRUDHOMMEUX**, pilote aviateur à l'escadrille M. F. 16 : pilote très hardi, très sûr et très expérimenté. Rend depuis le début de la campagne de très précieux services, tant par les nombreuses reconnaissances qu'il effectue que par la précision qu'il obtient dans le lancement des projectiles, notamment des obus d'artillerie de 155 millimètres.

Caporal réserviste **BOIRIN**, 2<sup>e</sup> zouaves : belle attitude au feu. Grièvement blessé, a eu les deux yeux emportés par une balle.

Sergent rengagé **HUBERT**, 3<sup>e</sup> génie : n'a cessé de faire preuve de la plus grande bravoure. Grièvement blessé à la tête par l'explosion d'une grenade qui fit plusieurs victimes, est retourné après un simple pansement sur le lieu de l'accident, donnant par son attitude un bel exemple de sang-froid et d'énergie.

Adjudant-chef **DELMAS**, régiment de marche du 1<sup>er</sup> zouaves : a enlevé vigoureusement sa section sous un feu meurtrier d'artillerie et d'infanterie. Blessé, a refusé d'abandonner son commandement, et a maintenu sa section jusqu'au soir, à 400 mètres de la position ennemie.

Cavalier **BRAHIM BEN ABDALLAH**, spahis auxiliaires algériens : le 25 septembre, n'a pas hésité à descendre de cheval sous un feu violent de mitrailleuses, pour donner sa monture à son lieutenant qui venait d'être démonté. Blessé, n'a songé à se faire soigner qu'après avoir accompagné jusqu'au village voisin, en les soutenant, deux camarades grièvement atteints.

Adjudant-chef **BONDU**, 77<sup>e</sup> d'infanterie : blessé très grièvement, le 28 octobre, au moment où sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie, il se portait en avant à la tête d'une section de mitrailleuses.

Sergent **GILARDEAU**, 7<sup>e</sup> d'infanterie : commandant une section de mitrailleuses, grièvement blessé au genou dans la matinée du 2 novembre par un éclat d'obus, au fond de sa tranchée de mitrailleuses, a continué jusqu'à la nuit, à assurer le service de ses pièces.

Adjudant **GUILLOU**, 77<sup>e</sup> d'infanterie : grièvement blessé au moment où il se portait en avant à la tête de sa section, s'est écrié en tombant : « Mes amis, c'est pour la France, vive la France ! ».

Caporal de réserve **CANGY**, 90<sup>e</sup> d'infanterie : s'est offert pour reconnaître une tranchée allemande, a montré le plus grand courage en parcourant sous un feu des plus violents un espace découvert de 200 mètres, a rapporté dans les mêmes conditions et sans renseignements que la tranchée était évacuée, ce qui a permis son occupation immédiate.

Adjudant **AGOBERT**, 90<sup>e</sup> d'infanterie : blessé une première fois, a continué à donner des ordres à sa section, puis, blessé une deuxième fois grièvement, n'a exprimé lors de son transport au poste de secours que des idées de dévouement et de patriotisme.

Soldat **NARROUFI**, 90<sup>e</sup> d'infanterie : étant en reconnaissance et ayant reçu deux blessures au bras, n'en a pas moins continué à remplir la mission dont il était chargé.

Soldat **LEBRETON**, 90<sup>e</sup> d'infanterie : ayant vu tomber mort, à 50 mètres de la tranchée, un de ses camarades, agent de liaison, qu'il supposait porteur d'un ordre important, s'est, malgré un feu violent et rapproché d'infanterie, porté jusqu'à lui et a rapporté l'ordre à son chef de bataillon.

Adjudant **ROYON**, 125<sup>e</sup> d'infanterie : a fait preuve, en toutes circonstances, depuis le début de la campagne, de qualités exceptionnelles de courage et d'initiative. Le 30 octobre, s'est porté de lui-même contre une mitrailleuse allemande qui se mettait en position, l'a forcée à se retirer et lui a pris ses caisses de cartouches.

Caporal téléphoniste **GAUDAUD**, 125<sup>e</sup> d'infanterie : chargé d'accompagner son chef de peloton pour la pose d'un fil dans des conditions particulièrement dangereuses et ce dernier ayant été tué sous ses yeux, a pris la bobine de ses mains pour continuer la mission. A été grièvement blessé en l'accomplissant.

Le Gérant : G. CALMÈS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7<sup>e</sup>.